



*Première(s) page(s) manquante(s)
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone **1-800-363-9028**

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 



LES SEPT-ÎLES

(suite et fin)

— Bonjour, monsieur.

Un bon sourire me répondit, dans les lèvres et dans les yeux.

— Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Hon !

— C'est peut-être notre guide, que M. Têtu a engagé ce matin ?

— Mais non, c'est un sauvage qu'il a engagé, et celui-ci a la barbe couleur d'aurore : M. Têtu a-t-il dit le nom de notre guide ?

— Eh oui, je l'ai même pris en note : c'est *Chidnish*, êtes-vous *Chidnish* ? interrogea Charbonneau.

— Hon ! hon ! répondit l'homme, en montrant deux belles rangées de dents, et s'emparant du canot d'écorce que nous avions sur notre pont.

— En route alors, partons, et nous voilà remontant la rivière Sainte-Marguerite, en canot d'écorce, à la pagaie, moi en tête, *Chidnish* en queue, Charbonneau au milieu.

Pour la pêche, les cours d'eau non navigables relèvent du gouvernement fédéral jusqu'à la ligne de haute marée : au delà, en remontant

jusqu'à leur source, ils tombent sous la juridiction des législatures locales. Toutes les rivières du Labrador canadien sont rangées dans cette catégorie : Ottawa vend des licences de pêche en eau saumâtre, Québec en vend en eau douce, pour la pêche à la ligne surtout, pour le sport aux hameçons d'or. Les deux gouvernements ont ainsi un intérêt commun à améliorer ces rivières, à en augmenter la production par une protection attentive, une propagation raisonnée des espèces les plus profitables, une méthode d'exploitation économique, et la protection contre les maraudeurs, principalement aux sources qui sont le berceau du saumon et de la truite, le roi et la reine de nos poissons d'eau douce.

Ici, dans la rivière Sainte-Marguerite, j'ai pour mission, dans ce moment, de me rendre à la grande chute, à six milles du *mare retrorsum*, pour voir aux moyens d'en faciliter l'ascension, soit violemment par la dynamite, soit en douceur par un escalier tournant. Je me hâte vers ce but, sans prêter aux rives toute l'attention qu'elles méritent, me réservant de les mieux apprécier au retour, après le devoir accompli.

Presque invariablement, ces rivières du nord sont barrées à leur embouchure par une dune de sable, formée par le courant d'un côté, et par le ressac de la mer de l'autre. A marée basse, passé le delta sablonneux de son embouchure, la rivière Sainte-Marguerite s'évase en un bassin d'environ un mille de largeur, de la forme d'un triangle équilatéral dont deux angles reposent sur la barre et le troisième pointe franc nord. A moins de trois milles de notre point de départ, nous entendons à travers une forêt épaisse de sourds grondements, ressemblant à des accents de colère.

— Y a-t-il des ours, ici, Chidnish ?

— Hon !

— Serait-ce déjà la chute ?

— Hon !

— Es-tu muet ?

— Hon !

Mais nous allons toujours, et voilà que le canot touche à la rive en glissant sur un lit de sable doré. A travers des ilots nombreux, les uns couverts d'épinettes, de trembles et de bouleaux, les autres chenus comme la boule de *ma tante*, nous apercevons un spectacle féérique. Des ilots, des rochers, des torrents, des rapides, des chutes, des labyrinthes de ruisseaux, des escaliers de chutes superposées, des dalles naturelles creusées dans le roc vif, précipitant des eaux roussâtres, heurtées, roulées, tordues comme un câble entraîné par la puissance de l'abîme. Un portage de quelques arpents nous conduit au bas de ce rideau fantastique, hurlant tous les cris de guerre des héros algonquins, micmacs ou naskapis, que l'écho ne se lasse pas de répéter, où nous découvrons, dans un bassin d'un oval quasi parfait, bordé d'écume

argentée par les soins de ces chutes très habiles en la confection de ces décorations, une vingtaine de loups marins, sautant, se tordant, plongeant, revenant à l'air avec ces yeux narquois, si beaux, si profonds, qu'ils leur ont valu le nom de loups marins d'esprit (1) tournoyant dans les remous, se poursuivant avec fureur ou se reposant aux pieds des chutes, en prenant des douches, tous évidemment en liesse, faisant un pique-nique dans ces eaux vives, sous de profonds ombrages et à l'harmonie du concert des chutes voisines.

Au-dessus de nos têtes, nous remarquons le fil télégraphique que David Têtu vient de fixer à la tête de deux épinettes sur pied, d'un bord à l'autre de la rivière. Les missionnaires ont déjà passé par ici, ce fil de fer attestant de l'industrie humaine vient à leur suite, et la civilisation marche avec eux. A nos pieds, je vois une borne moussue. C'est Bayfield qui l'a posée, il y a plus de soixante ans. Tout auprès, monsieur G. Gagnon, arpenteur, a posé une autre borne et il est parti pour faire l'arpentage du reste de la rivière en remontant. A l'automne nous aurons un relevé complet de ce beau cours d'eau qui baigne des terres fertiles et de ces terrains riches en minéraux.

En passant d'une rive à l'autre, nous dérangoons les loups marins dans leurs ébats. Ce bassin doit fourmiller de saumons et de truites au printemps. Des restes de campements jonchant les rochers voisins en sont un indice certain. De fait, à première vue, c'est une fosse de l'apparence la plus appétissante pour le pêcheur à la ligne.

Encore un échelon d'une trentaine de pieds, encore un petit portage et les chutes restent derrière nous, pendant que nous entrons dans des eaux profondes et sombres, d'où émergent des rochers, des îlots sauvages, jetés sans ordre, produits déclassés d'une nature violente. Cependant les rives sont bordées d'aulnes à tiges droites, élancées, indiquant un sol plantureux, au-delà des montagnes superposées, rétrécissant l'horizon, portant une riche toilette vert-sombre, des mieux étoffée. Bientôt nous pénétrons dans un étui, dans une gorge étroite, entre deux rochers coupés à pic d'une hauteur de deux cents pieds peut-être. Les eaux de plus en plus noires se creusent sous notre canot en un abîme insondable, pendant que là-haut s'ouvre l'abîme éclairé du Ciel. Nous avançons en forçant d'avirons, sans dire un mot, nous avons hâte de sortir de ce tombeau. Pour compléter l'image, la rivière s'évase soudain en deux anses régulièrement disposées en face l'une de l'autre, de manière à former une croix. En face, nous avons la chute représentant la tête de la croix, avec une pierre en travers, attendant l'inscription I.N.R.I. (2)

(1) Si j'étais jeune, les yeux de *loup marin* feraient du chemin dans les cœurs.—A.-N.M.

(2) Cette description est d'exactitude rigoureuse, nullement fantaisiste, tout étrange qu'elle paraisse.

Me voici sur mon terrain d'étude. La chute doit mesurer de 22 à 25 pieds de hauteur : elle dégorge d'un goulot large d'une centaine de pieds au plus ; des battures, des cailloux à sec en ce moment embarrassent le cours de la rivière ; l'obstruction principale, cependant, vient de la pierre de frontispice dont je viens de parler. Le courant arrivant dessus se replie naturellement, présente le flanc au lieu du fil de l'eau et au saumon qui, en remontant, tombe au bas de la chute étourdi par une tape de main de maître. Enlevez cette roche, déblayez un peu la gorge au-dessus, redressez le cours de l'eau, et le haut de la rivière Sainte-Marguerite deviendra bientôt, en y plaçant des alevins convenables, une des rivières sportives les plus recherchées du Canada.

Au-dessus de la chute, sur un parcours d'environ quarante milles, la rivière généralement courante, se repose dans vingt-cinq remous ou fosses des plus propices à la pêche du saumon. Et le pays est réellement beau presque partout, et par endroits vraiment enchanteur. Il y aura des charrues par là bientôt.

Ce doit être un spectacle émouvant et grandiose que d'assister à la débâcle du printemps, de l'endroit où je suis en ce moment. Par la ligne de limon restée sur le rocher d'en face, je constate que la dernière débâcle a gonflé les eaux à plus de douze pieds au-dessus du niveau actuel, dans le bassin, ce qui doit doubler, au moins, la hauteur des eaux dans le goulot au-dessus de la chute.

Ce doit être terrifiant : les rochers doivent en être ébranlés, et la forêt frémir. Des cavernes assez profondes s'ouvrent d'ici de là, dans la roche effritée : l'eau les aura creusées en se servant de remous en guise de tarières. Tout autour du bassin gisent des corps d'arbres, à demi desséchés, arrachés et brisés sans doute par le choc de la cataracte.

Après la fonte des neiges, le saumon peut gravir la chute à l'aise, le courant n'étant pas brisé, mais c'est l'ascension d'automne qu'il importe de faciliter, car c'est le temps des amours et de la reproduction. Pour arriver à cela, faites sauter cette roche d'abord et dégagez ensuite le goulot jusqu'à l'eau calme, mettez-y des alevins issus de poissons familiers de la rivière, et non pas de poissons étrangers, qui pourraient être trop faibles pour gravir la chute, et je répons que dans cinq ans, les amateurs de sang ne jureront plus que par la Sainte-Marguerite.

Un ou deux coups de dynamite, et l'engorgement, l'angine, la structure en question, disparaîtront pour jamais.

*
* *

Cette partie de ma tâche terminée, nous revenons sur nos pas : nous retraersons le Styx sous la direction de Chidnish plus taciturne que Caron de sombre mémoire. Le courant nous porte comme le vent

porte une plume. En moins d'une heure nous arrivons à notre yacht, où nous attendait un repas abondant composé de lard, de morue, de pommes de terre, de biscuits et d'oignons frits, des oignons d'Espagne s'il vous plaît, qui valent les oignons d'Egypte. Nous invitons Chidnish à en prendre sa part. Il me semble qu'il s'est creusé un gouffre dans l'estomac, en pagayant aussi bravement qu'il l'a fait, en allant comme en venant. Je fais erreur : c'est à peine s'il jette un coup d'œil sur les plats fumants et appétissants.

— Ce pauvre Chidnish, dis-je à Charbonneau, si nous avons un coup à prendre, ça lui ferait du bien et à nous aussi.

Sur ce, je m'avisai que le matin, nous avions emporté une bouteille de café, que nous n'avions pas eu le temps de boire en route, et je me hâtai de la mettre au bain-marie. L'eau se trouvant à point, ce fut l'affaire d'un instant.

Toutefois, nous nous mettons à table. Sur un signe de la main, Chidnish s'approche en souriant, mais sans sonner mot. Jusque là, nous ne connaissions pas la couleur de ses paroles. A toutes nos questions, il avait répondu par un sourire ou par des hon ! hon ! qui, selon l'intonation, veulent sans doute dire quelque chose pour les Sauvages, mais qui ne signifient rien du tout pour nous.

Le voyant mordre franchement à sa pitance : "S'il n'a pas de langue, au moins il a des dents, dis-je à l'ami Charbonneau, qui paraissait admirer sa façon expéditive d'engloutir notre lard de *mess* et nos oignons d'Espagne.

— Et je réponds qu'il n'est pas juif, accuse Charbonneau, mais encore faudrait-il savoir à quelle race il appartient. Avec ces cheveux frisés, cette barbe blonde, ce teint de rose, c'est plutôt un écossais ou un anglais qu'un sauvage. S'il y a un sauvage entre nous trois, c'est toi qui dois l'être de préférence, à cause de ton teint, moi ensuite, lui, jamais. Voyons plutôt, laisse-moi faire une enquête.

— Va.

— Es-tu sauvage, Chidnish ? demande Charbonneau.

— Hon !

— Montagnais ?

— Hon !

Laisse-lui rentrer ses bouchées à loisir, dis-je en me levant pour aller chercher ma bouteille de café, que je posai de grand aplomb sur le milieu de la table.

Un rayon de soleil vint juste à point lui prêter la couleur ambrée du rhum, et l'angle de réflexion tombée dans l'œil du pseudo-sauvage provoqua un bon sourire sur ses lèvres.

— Voilà le "sésame ouvre-toi," dis-je à Charbonneau, va maintenant.

Les Clercs de St. Viateur

BIBLIOTHEQUE

de la

RESIDENCE PROVINCIALE

— Avec ta barbe blonde, tes cheveux frisés, tes yeux bleus, tu ne nous feras pas croire que tu es un sauvage ?

— Hon !

— Sais-tu parler le français ?

— Hon !

— Comprends-tu l'anglais ?

— Un pou.

Nous éclatâmes de rire, Charbonneau et moi.

— Un pou, ce n'est pas bien gros, reprit Charbonneau, mais c'est parfois plus gros qu'une puce ; puis s'adressant à moi : — Tu pourrais bien lui offrir un verre de rhum, je suis presque sûr qu'il ne refusera pas.

A cette proposition, la tête de notre homme s'entoura d'une véritable auréole. S'il ne savait pas le français, au moins en avait-il le flair.

Voulant profiter des circonstances pour obtenir des renseignements sur les richesses minéralogiques des environs, qui m'avaient été signalées à Bersimis par le révérend Père Babel, je pris dans ma valise plusieurs échantillons de minéraux que j'étais devant lui, puis je débouchai la bouteille... de café, hélas ! mais qui pour lui était du rhum rutilant, flamboyant. A quoi bon une bouteille, si ce n'est pour y mettre du rhum ? Pour un sauvage, c'est l'idée exacte, et je ne faisais que me rendre compte des souffrances que le malheureux avaient endurées, en nous voyant promener cette bouteille jusqu'à la chute, et de la chute jusqu'au yacht, sans lui accorder la moindre attention, pas même un sourire. Je me versai lentement un bon verre de la dite liqueur, puis je questionnai à mon tour :

— Tu connais le Père Arnaud ?

— Hon !

— Tu sais qu'il a une pipe d'or, faite avec de l'or trouvé ici ?

— Hon !

— Me comprends-tu ?

— Hon !

— Si tu me comprends, dis : "Oui."

— Oui.

— Fort bien, mon garçon, tu dois avoir dans la tête un trésor d'esprit à en juger par le peu de dépense que tu en fais.

— Connais-tu ces minéraux ?

Le pauvre diable n'avait d'yeux que pour la bouteille ; c'était plus que sa bouche, que ses yeux qui souriaient : tout son corps se trémoussait, ronronnait, s'affriolait. Il brûlait du désir de l'eau de feu. Entre l'enfer et le ciel, il ne marchandait plus. Tentale eut trouvé du soulagement à le voir ainsi.

— Connais-tu quelques-uns de ces minéraux, lui demandai-je sévèrement ? Au ton de ma voix, il revint à mes roches, en s'arrachant dou-

loureusement à la vue de la bouteille et de mon verre, reflétant les feux de la topaze.

Comptant sur une récompense prochaine, il répondit :

— Un pou... connais ct'y-là, et il me désignait un morceau de fer titanique. Connais ct'y-là : c'était du quartz aurifère ; connais ct'y-là, ah oui ! connais ben ; c'est comme la pipe au Père Arnaud... ah oui ! ramassé en haut, icite.

— En haut ? bien loin ?

— Hon !

— A un jour de marche ?

— Hon ! hon !

— Deux jours ?

— Hon !

— Trois jours ?

— Non, pas trois jours.

— Et beaucoup de cela ?

— Hon !

— Beaucoup, beaucoup ?

— Hon ! hon !

Voyant que je ne pouvais tirer rien de plus de cette outre desséchée, je pris une gorgée de mon café en faisant une grimace poussant à la nausée, révélant la force de la boisson.

Tout son corps en tressaillit, son âme vint à l'affleurement de ses lèvres, sa main se tendit fébrilement vers la bouteille, guidée par l'attraction hypnotique, esclave du démon de l'alcoolisme.

— Tu en auras, lui dis-je, mais avant, parle.

Il ramena son bras sur son genou, reprit son assiette, mais sans détourner les yeux de la bouteille.

— Ecoute ! cette pipe du Père Arnaud où a-t-elle été prise ?

— Sur un ruisseau qui se jette dans la rivière Sainte-Marguerite, à moins de trois jours de marche d'ici.

Miracle ! Chidnish, le muet, parlait le français tout aussi bien que nous.

— Connais-tu ce ruisseau ?

— Oui.

— Peux tu nous y conduire ?

— Oui.

— Pour toi cette pipe est-elle en or ou en cuivre ?

— Elle est en or.

— Combien demandes-tu pour nous conduire à ce ruisseau ?

— Cinq sacs de farine et trois bouteilles de la boisson que voilà, et il touchait la bouteille qui lui brûlait à la fois les doigts et l'âme.

Là-dessus, je lui versai un verre de café, à la rasade.

Il l'avale d'un trait, mais aussitôt après, d'un seul bond il enfile la porte du yacht conduisant sur le pont, et là, il s'étendit de son long, la face sur le plancher, tout en faisant mine de dormir d'un sommeil de plomb.

C'était un homme vendu.

Le soir, sur le tard, lorsque nous jetâmes l'ancre dans la baie des Sept-Iles, sortant de sa léthargie, Chidnish prit son canot, gagna la côte, sans mot dire, sans adieu, sans même tourner la tête vers nous, et disparut dans la nuit. Nous laissâmes à des amis, un sac de farine pour prix de sa journée.

En règle générale ne vous adressez jamais à un sauvage pour avoir des renseignements sur des gisements minéralogiques. En découvrent-ils qu'ils ont soin de les cacher, de les dissimuler le mieux qu'ils peuvent. Ils vous serviront de guides sur des indices recueillis ailleurs, mais rendus sur place, ils vous laisseront tâtonner sans même dire "l'anguille brûle" lorsque vous touchez au bon endroit; et si vous revenez bredouille d'une chasse à la fortune, lorsqu'ils connaissaient le gîte de la poule aux œufs d'or, vous les verrez les plus heureux des hommes. La tradition des persécutions dont les naturels du Mexique et du Pérou, au sujet des mines, ont été l'objet, est-elle venue jusqu'à eux? Je l'ignore, mais je sais qu'ils ont une grande répugnance à s'ouvrir à nous.

Le soir, étant descendus à terre, nous passons la veillée chez un M. Smith, un des plus riches et des plus anciens planteurs des Sept-Iles, et qui sait sensiblement ce qu'il dit lorsqu'il parle pêche, fossiles, chasse ou mines.

Propriétaire de plusieurs parts de *dorys* ou barques de pêche, il y intéresse ses enfants, trois vaillants gars, encore célibataires, et une jeune fille de seize ans, un beau brin de fille, ma foi, qui partage avec ses frères les travaux et les profits de la récolte de la mer. Le père s'occupe principalement de chasse et de la quête de minéraux. C'est en parlant de mines et de Chidnish qu'il nous attire chez lui, et la veillée se passe à causer de ce sujet plein de mystères, d'espérances et de désespoirs.

Au cours de la conversation, la pipe d'or du Père Arnaud étant venue sur le tapis, M. Smith nous en raconta la légende, à peu près comme suit :

Un sauvage, revenant de la chasse, un beau printemps, apporta au Père Arnaud, une pipe en métal qu'il prétendit avoir creusée et travaillée au couteau. Était-ce du cuivre natif? Était-ce une pépite d'or? Je n'en sais rien, et sauf le Père Arnaud lui-même, personne n'en connaît rien, parce que personne n'a vu cette fameuse pipe qu'on dit pourtant être encore en la possession du révérend Père.

Interrogé, le sauvage répondit qu'il avait trouvé ce minerai quel-

que part en arrière d'ici, dans un ruisseau tributaire de la rivière Sainte-Marguerite, à deux, trois ou quatre jours de marche. Allez-y voir, si bon vous semble.

Quoiqu'il en soit, sans avoir vu la pipe, je suis porté à croire qu'elle était d'or, et voici pourquoi :

Il est tout probable que le sauvage aura indiqué au Père Arnaud l'endroit où il avait fait sa trouvaille : et, il est à ma connaissance que, l'année suivante, deux habitants de la côte, des protégés du Père, se mirent en quête de ce ruisseau, en arrière d'ici ; mais ne connaissant pas les bois et marchant sur des indications vagues, avec des données plus vagues encore sur la géologie et la minéralogie, ils ne s'aventurèrent qu'à environ dix milles en profondeur, revinrent découragés et martyrisés par les moustiques, en jurant leurs grands dieux, qu'on ne les y reprendrait plus. Or, il n'y a aucun indice de cuivre dans les environs, pendant que je suis fondé à croire qu'il s'y trouve de l'or. Le sauvage eût-il dit au Père Arnaud qu'il avait trouvé ce morceau de minerai à quelques centaines de milles, vers la ligne de faite du bassin du golfe Saint-Laurent, je croirais que c'est du cuivre, mais ici, je crois plutôt que c'est de l'or. Du reste, le Père Arnaud sait distinguer l'or du cuivre, et il n'a pas pu tromper les deux hommes qu'il a envoyés dans notre pays. Si la pipe n'était pas d'or, il ne se gênerait pas pour la montrer à qui voudrait la voir.

— Fort bien, dis-je à M. Smith, mais sachant cela, pourquoi n'avez-vous pas tenté une exploration pour votre propre compte ?

— Je dois vous dire, répondit M. Smith, que nos montagnes sont de pratique difficile, durant la belle saison ; les lacs y sont nombreux, vous y trouvez autant d'eau que de terre ; et partout des ruisseaux, des torrents, sans compter les marais, les savannes, les fondrières entourées d'arbousiers, de sapins rabougris, avec sentiers impraticables ; et puis les moustiques, les brûlots vous assaillent par légions, par nuées. Je vous avoue que je n'ai pas osé m'y risquer. Mais un hiver, allant à la chasse, je remontai notre petite rivière des Rapides ou des Sept-Iles, un ruisseau qui se jette dans la baie, à deux pas d'ici, l'espace de dix milles, d'où je traversai trois petits lacs se touchant presque pour tomber dans un grand lac oval dont la rive ouest était *entièrement formée d'un banc de quartz aussi blanc que du lait*. Avec la tête de ma hache, j'en détachai un morceau que je mis dans ma poche, dans le but de le faire examiner par des mineurs de la rivière Moisie, dont les sables étaient alors en pleine exploitation. Juste vers ce temps-là, M. Labrèche-Viger passant par ici, emporta une moitié de mon morceau de quartz, en me recommandant de ne montrer l'autre moitié à personne avant de l'avoir revu. Malheureusement, ce pauvre M. Viger mourait peu de temps après, probablement sans avoir fait analyser l'échantillon qu'il avait emporté

Sur ces entrefaites, ayant affaire sur la côte sud, je mis dans mon sac de voyage le morceau de quartz qui me restait, et je le fis voir à M. Roy, de Kamouraska, un mineur d'expérience, qui avait fait fortune en Californie, et qui venait redemander au pays natal un trésor autrement précieux qu'il avait perdu en route, la santé. Ayant examiné ce minerai à la loupe, M. Roy n'hésita pas à m'affirmer qu'il contenait de l'or, qu'il était en tous points semblable au minerai de Californie, ajoutant que, sans les travaux pressants de la récolte, il se rendrait de suite sur les lieux. Il me pria de l'attendre jusqu'à l'année suivante. Il advint de lui comme de M. Labrèche-Viger ; le pauvre homme atteint de phtisie (consomption) mourut dans l'intervalle. Quant à moi, je n'ai plus songé à ce projet, et depuis, c'est la première fois que j'ai eu l'occasion d'en parler.

— A votre avis, M. Smith, quelle serait la distance d'ici au grand lac en question ?

— Ce lac doit se trouver à environ quinze milles d'ici, il se déverse dans la rivière Sainte-Marguerite par un ruisseau creusé dans le quartz même, et peut-être est-ce dans ce ruisseau que le sauvage aura ramassé sa pépite : peut-être est-ce plus loin aussi, car le quartz abonde dans cette direction, surtout par le nord-est de la rivière.

La dignité personnelle de M. Smith, son âge avancé m'étaient une garantie de l'exactitude de ses renseignements. Avec d'autres indications précises, des points de repère qu'il me marqua distinctement, je ne pouvais manquer de trouver ce gisement de quartz ; j'étais prêt à tenter l'exploration, mais malheureusement le syndicat de M. Têtu avait retenu mes services pour un mois et demi, et je dus le suivre vers la rivière Saint-Augustin, sans grand espoir toutefois de l'atteindre avant l'expiration de ce terme. Partie remise, et voilà tout ; je me promets bien de revenir à ce projet, si Dieu me prête vie.

A.-N. MONTPETIT.

Ottawa, 4 juillet 1895.

ETHNOGRAPHIE MEXICAINE

LA RACE NAHUA

Disons maintenant quelques mots des tribus nahuas, qui, du sixième au seizième siècle, régnèrent sur l'Anahuac

Leur domination présente trois époques distinctes : celle des Toltèques, des Chichimèques et celle des Aztèques. Ces races, qui émigrèrent ainsi à des époques successives dans les terres du Mexique, appartenaient à une même souche originaire ; c'est ce qu'attestent leurs dialectes, leurs institutions, leurs coutumes et leurs croyances. Reste à savoir si, en remontant assez haut dans le passé, on peut leur assigner une origine commune avec les Othomis et les Mayas. J'omet également d'autres subdivisions de la race nahuat, connues sous les noms de Miztèques, de Zapotèques, de Tepanèques, d'Acolhuas, etc., afin de ne pas ajouter ici à la confusion que présente déjà l'ethnographie mexicaine.

Mais d'où venaient tous ces peuples qui, pendant tant de siècles, se poussant les uns les autres, se répandaient sur les plaines de l'Anahuac et sur la plus grande partie de l'Amérique centrale ?

D'un commun accord, on les fait venir du nord ou du nord-ouest, d'une région qui s'étend du Nouveau-Mexique et du Texas jusqu'à l'Etat de Sonora, le long du golfe de la Californie. On retrouve encore aujourd'hui parmi les indigènes de la haute Californie, de l'Arizona, du Nouveau-Mexique et du Texas, la trace de la langue des Nahuas. La route qu'ils suivirent pendant leurs migrations vers le sud nous apparaît dans les noms de villes et dans certains types actuels de ces divers Etats.

Disons encore que, de la race nahuat, les Toltèques ne furent pas les premiers à émigrer vers le sud. Bien avant leur établissement, qui date, je le répète, du sixième siècle de notre ère, d'autres tribus nahuas occupaient déjà plusieurs points du Mexique, entre autres les Zapotèques, autour des ruines vraiment merveilleuses de Mitla, dans la province d'Oaxaca, qui ne peuvent être comparées, dit un éminent archéologue, M. Viollet-le-Duc, qu'aux monuments de la meilleure époque de la Grèce et de Rome. Mais on connaît peu de choses tou-

chant l'histoire de ces migrations prétoltèques ; de fait, le groupe toltèque est le premier sur lequel les traditions des peuples qui occupaient l'Anahuac lors de l'arrivée des Espagnols, nous donnent quelques renseignements positifs.

LES TOLTÈQUES.—Les Toltèques désignaient, sous le nom de Huehue-Tlapallan, le pays qu'ils habitaient avant leurs migrations vers le Sud. Cette région, d'après de récentes explorations, se trouverait comprise entre la rivière Gila et le Colorado et les Etats de Sonora et Sinaloa. Toujours est-il, qu'au sein des habitants de Huehue-Tlapallan éclata, d'après leurs annales, une longue et violente révolution, qui inonda bientôt l'Anahuac de hordes émigrantes. Sept tribus principales, connues sous le nom générique de Toltèques, se dirigèrent vers le sud, à la recherche d'une nouvelle patrie. Leurs pérégrinations durèrent un grand nombre d'années, 124 ans, dit-on, et ils laissèrent sur divers points des traces de leur passage. Parvenus à une dizaine de lieues de Mexico, ils s'y arrêtrèrent et fondèrent une ville qu'ils nommèrent Tollan ou Tula, en souvenir de leur ancienne patrie ; ce fut une ville célèbre en même temps que leur capitale.

Ceci se passait vers l'an 660 de notre ère. Dès cette époque les Toltèques vivaient sous un gouvernement monarchique. On les représente comme grands, bien proportionnés, de couleur jaune clair ; les yeux étaient noirs, les dents très blanches, les cheveux noirs et luisants, les lèvres épaisses, le nez aquilin et le front fuyant. Ils avaient la barbe peu fournie ; la bouche exprimait la douceur mais le front était sévère. Intelligents, disposés à s'instruire, ils personnifient, dans les souvenirs des peuples de l'Anahuac, les connaissances techniques, les sciences, la civilisation. Les premiers, ils créent des routes et construisent des aqueducs ; ils savent utiliser certains métaux, filer et teindre des étoffes, tailler les pierres précieuses, bâtir de solides demeures, avec des pierres liées par de la chaux ; établir de véritables villes, ériger des temples et des palais tout en pierres taillées, au point que leur nom est devenu synonyme : "d'ouvrier habile (1)." Ils s'occupaient d'agriculture et de commerce, et c'est à eux que l'Anahuac est redevable de la culture du maïs. Les fouilles récemment opérées sur le site de Tula et d'autres de leurs anciennes villes, viennent corroborer la chronique et nous révèlent en effet un haut degré de civilisation matérielle. M. Désiry Charnay, dans une de ses missions archéologiques, en fouillant les ruines de l'ancienne capitale des Toltèques, mit au jour une habitation qui se composait de 24 chambres, de deux citernes, de 12 corridors et de 15 petits escaliers "d'une architecture extraordinaire et d'un intérêt palpitant," s'écrie-t-il avec enthousiasme. M. Charnay croit qu'ils fabriquaient le verre et la porcelaine.

(1) Nadaillac.—*L'Amérique préhistorique.*

La tradition rapporte que le palais d'un de leurs chefs les plus renommés, Quetzalcoatl, qui fut en même temps leur plus grand législateur, renfermait quatre salles principales ; la première, donnant à l'est, était appelée la salle dorée ; les murs étaient couverts de plaques d'or finement ciselées ; la salle des émeraudes et des turquoises était à l'ouest, et, comme son nom l'indique, les parois étaient incrustées de pierres précieuses d'un éclat incomparable ; les murs de la salle du sud étaient ornés de coquilles aux couleurs brillantes, enchâssées dans des plaques d'argent ; enfin la salle du nord était en jaspe rouge travaillé avec goût.

Leurs connaissances astronomiques étaient remarquables, et leur calendrier, perfectionné plus tard par les Aztèques, et calculé avec plus de précision que les calendriers des Européens de la même époque, n'est pas le moindre de leurs titres de gloire ; ce calendrier est basé sur les principes du calendrier égyptien et des calendriers asiatiques. (1)

Il en est de même d'ailleurs de l'organisation politique et religieuse, des monuments, des mœurs, des coutumes de ces anciennes races civilisées de l'Amérique : tout nous rappelle ici les vieilles civilisations asiatiques : c'est l'Inde, la Chaldée et l'Égypte qui revivent chez des peuples sortis d'une souche commune et depuis longtemps émigrés dans notre continent.

Je viens de prononcer, il y a un instant, un nom qui a dû paraître étrange au lecteur, comme il l'est à moi-même, encore peu familier avec l'idiome toltèque. Quetzalcoatl, c'est bien cela, est un personnage peu connu, je le crains, des hommes politiques de nos jours, quoiqu'il ait joué un rôle tellement considérable, tellement prépondérant au milieu des hommes de son temps, qu'il a réuni en sa personne tous les titres imaginables, jusqu'à être adoré comme un dieu après sa mort, ou sa disparition mystérieuse, on ne sait au juste. Le fait est qu'il est presque impossible de rétablir l'identité historique de Quetzalcoatl, tant la légende a amplifié les actions de ce héros. Au temps des Aztèques on parlait encore de son règne comme ayant été l'âge d'or de la contrée qu'il habitait ; " tous les hommes étaient riches alors." Il passe pour avoir été législateur et fondateur de religion. On le représente comme un homme à peau blanche, de haute taille, au front large, aux grands yeux, à la barbe touffue, portant par décence d'amples vêtements semés de croix. Les lois qu'il avait données aux hommes témoignaient de son savoir, de sa sagesse et de sa vie austère. Ce qui semble certain, c'est qu'il créa une religion nouvelle basée sur le jeûne, la pénitence et la pratique de la vertu. Les premiers écrivains espagnols allèrent jusqu'à le confondre avec l'apôtre saint Thomas qui, des Indes, serait passé en Amérique. Le fait dominant de toutes les légendes recueillies, dit à ce propos l'au-

(1) Lucien Biart, *Les Aztèques*. Nadaillac, *L'Amérique préhistorique*.

teur de *L'Amérique préhistorique*, est l'arrivée d'étrangers blancs, barbus, portant des vêtements noirs, selon toutes les probabilités des missionnaires Boudhistes, qui vinrent prêcher aux Nahuas des doctrines nouvelles. Nous n'avons sur ce point, ajoute-t-il, que les données les plus vagues et les plus confuses, et nous savons seulement que le chef de ces hommes fut appelé Quetzalcoatl.

Etabli dans une partie fertile du Mexique, sous un climat tempéré, le peuple toltèque, malgré les guerres extérieures et ses discordes civiles, ne tarda pas à prospérer et à dominer sur tout l'Anahuac. Il fonda de nombreuses villes, et partout il fit sentir l'influence de sa civilisation. L'empire toltèque dura environ 400 ans. Il ne compte que huit rois ; ce fait paraît étrange, mais une loi voulait que chaque souverain régnât une période de 52 ans, ce qui faisait un siècle, d'après le calendrier toltèque. Si par hasard le souverain atteignait ce terme sur le trône, il abdiquait en faveur de son successeur. S'il mourait avant cette date, le royaume était gouverné en son nom par un conseil choisi parmi les nobles jusqu'à l'expiration du siècle.

Toutes les chroniques s'accordent à dire qu'une longue série de malheurs marqua la fin de la monarchie toltèque. Une sécheresse constante, et, par suite, la famine, des maladies pestilentielles, un schisme religieux, des guerres civiles, la corruption des mœurs des habitants produite par le luxe et les plaisirs, l'affaiblirent tellement qu'elle ne put résister aux attaques des Chichimèques qui s'emparèrent de Tula, sa capitale, et devinrent les maîtres du pays. Un grand nombre de Toltèques émigrèrent alors au Yucatan, au Guatemala et autres régions du sud. Ceci se passait vers la fin du XI^e siècle ou au commencement du XII^e.

LES CHICHIMÈQUES.—Nous n'avons que des données les plus confuses et les plus contradictoires touchant l'origine des Chichimèques. Pour les uns, ce sont de vrais barbares qui subirent l'influence des nations plus policées avec lesquelles ils vinrent en contact ; pour d'autres, c'est déjà le peuple policé d'Acolhuacan, avec Texcoco pour capitale. Quelques-uns en font une race distincte des Nahuas, d'autres leur attribuent une origine commune. Les Nahuas eux-mêmes revendiquaient une parenté d'origine avec les Chichimèques, "race valeureuse et guerrière."

En tout cas, ils n'étaient pas nouveaux venus lorsque, au XI^e siècle, ils vainquirent les Toltèques. On dit même qu'ils habitaient le pays avant l'arrivée des Nahuas, mais comme ils s'étaient pendant longtemps tenus en dehors de l'influence civilisatrice de ces derniers, ceux-ci ne voyaient en eux que des barbares plutôt que des frères. En effet, le nom de Chichimèques, dans l'idiome nahuatl, signifie : chasseur nomade, et n'aurait pas, par conséquent, de valeur ethnographique.

Leur nom revient souvent dans les chroniques indigènes. Leurs allées et venues sont continuelles ; tantôt ils apparaissent sur un point, tantôt sur un autre, toujours prêts à piller ou à susciter quelque querelle. Toutefois, ce qui paraît probable, c'est qu'à l'époque où ils devinrent les maîtres de l'Anahuac, les Chichimèques s'étaient déjà fractionnés en diverses tribus, dont quelques-unes avaient dû subir l'influence civilisatrice des Toltèques. En effet, une fois vainqueurs de ces derniers, ils adoptèrent immédiatement leurs usages, leurs mœurs et leur civilisation, à tel point que la monarchie chichimèque ne fut, au demeurant, que la continuation de la monarchie toltèque. Ce que l'on sait, par exemple, c'est que Xolotl, leur chef, voulut que son fils aîné épousât une princesse issue des rois Toltèques.

Après leur défaite, le gros des Toltèques, comme nous venons de le dire, émigra vers le sud ; mais un certain nombre d'entre eux ayant continué d'habiter le pays, le monarque chichimèque, par une politique habile, rechercha leur amitié ; de sorte que ceux-ci, s'étant alliés aux familles princières chichimèques, exercèrent la plus heureuse influence sur la barbarie native de leurs vainqueurs, et formèrent la souche de la famille des rois de Texcoco, qui fut la capitale de ce nouveau royaume. Le roi chichimèque divisa son empire en plusieurs provinces ou fiefs, dont il confia l'administration à ses principaux officiers, à la condition qu'ils lui rendissent hommage. Il ordonna à ses sujets de repeupler les villes qui avaient été abandonnées par les Toltèques sans en changer les noms, qu'il fit conserver avec soin, et il ne les autorisa à donner des noms chichimèques qu'aux villes qu'ils fonderaient eux-mêmes. (1)

Quelques années plus tard, les Chichimèques virent apparaître de nouvelles tribus de leur nation, entre autres les Alcolhuas. Des terres leur furent concédées. Les Alcolhuas, plus civilisés que leurs devanciers, recherchèrent davantage le commerce des Toltèques, les secondèrent si bien dans leur œuvre de civilisation et d'adoucissement des mœurs de leur nouveaux maîtres, et provoquèrent à tel point la renaissance des arts et des sciences, que, vers l'an 1231, Taxcoco pouvait rivaliser en splendeur avec Tula, l'ancienne capitale des Toltèques.

A Taxcoco, dit Sahagun, il y avait des écoles primaires ou des écoles d'art, de véritables académies, qui ne pouvaient être qu'une réminiscence d'institutions semblables chez leurs aïeux toltèques. La ville d'Uatlan, dans le Guatamela, qui tomba au pouvoir d'Alvarado en 1524, et où régnait également la civilisation toltèque, "renfermait, dit Juarès, plusieurs édifices vraiment somptueux ; le plus superbe était le collège, où l'on élevait cinq à six mille enfants, tous entretenus aux frais du trésor public. L'instruction leur était donnée par soixante-dix maîtres ou professeurs." Un des rois de Taxcoco, Nezahualcojotl,

(1) Mariana Veytia, t. 11, ch. 1er.

composa en langue aztèque, soixante hymnes en l'honneur de l'Être Suprême, et quelques élégies fort remarquables. On ne se doute pas, en vérité, ajoute M. Charnay, du degré d'avancement de ces populations.

LES AZTÈQUES.—Enfin, vint un moment où s'ébranla la dernière de ces nombreuses invasions qui, du nord, se dirigeaient vers le sud, et aboutissaient toutes sur le plateau de l'Anahuac, point reliant les deux moitiés de l'hémisphère américain. Cette région du nord semble avoir été une véritable fourmilière d'hommes et pendant de longs siècles elle fut le point de départ de tant de tribus, de nations immigrantes, qu'il est aujourd'hui extrêmement difficile, au linguiste comme à l'ethnographe, de se reconnaître au milieu de ces populations cent fois mélangées, et de démêler exactement ce qui revient à chacune des races concurrentes. M Manuel Orozco y Berra, qui passe pour avoir été le plus savant et le plus judicieux des modernes archéologues mexicains, a compté jusqu'à 120 idiomes en usage, et 62 au moins qui semblent définitivement perdus.

Quoi qu'il en soit, cette dernière invasion que nous venons de mentionner, était celle des Aztèques.

La filiation ethnographique des Aztèques ne soulève aucune discussion. Ils forment avec les Toltèques et autres tribus que nous voyons en lutte sur le haut plateau des Cordillères, un groupe compact, homogène, de sang purement nahua ; on y remarque une si intime ressemblance de coutumes, de traditions, de rites, de croyances, de langue et d'écriture, d'organisation religieuse et sociale, que l'identité ethnique éclate à première vue.

Les Aztèques disaient venir d'un pays du nom d'Aztlan, cette mystérieuse contrée n'a pas pu être déterminée avec certitude ; mais les Aztèques et les Toltèques ayant une origine commune, ils devaient primitivement habiter la même contrée ou un lieu peu éloigné de Huehue-Tlapallan, patrie primitive des Toltèques, et que l'on a placée au Nord-Ouest et vers la Gila. Il peut arriver cependant qu'elle se trouve ailleurs, d'autant plus que la science moderne, s'appuyant sur les récentes découvertes faites sur les ruines du grand Colorado et sur celles de ses affluents, tend de plus en plus à donner aux Aztèques les Mound-Builders pour ancêtres. Le vaste territoire occupé par les Mound-Builders ainsi que les monuments qu'ils ont laissés, accusent une population d'une densité extrême, qui n'a pu s'éteindre sur place et qui a dû fournir les éléments de ces continuelles immigrations qui, pendant tant de siècles, se répandirent dans le Mexique et l'Amérique centrale. C'est là, croyons-nous, qu'il faut chercher les ancêtres de toute la race nahua et leur pays d'origine, en tant qu'origine américaine.

D'après certaines de leurs chronologies, les Aztèques seraient sortis d'Aztlan en l'an 1064 ; d'autres de leurs annales fixent leur départ en

l'an 1090. Il paraît établi toutefois qu'ils ne s'avancèrent que lentement vers le sud, et séjournèrent dans plus d'un endroit avant de se fixer définitivement, puisque ce n'est que vers le commencement du XIII^{ème} siècle qu'ils arrivèrent dans la vallée lacustre de Mexico, où ils furent d'abord réduits en servitude. Après un nouveau siècle d'aventures et de misères de toutes sortes, ils recouvèrent enfin leur liberté et se réfugièrent dans des marais inaccessibles, où surgissaient ci et là quelques insignifiants îlots de sable. Ce fut sur un de ces îlots qu'ils fondèrent une ville qui devait bientôt devenir célèbre.

On était alors en l'an 1325 ; à ce moment, les Aztèques étaient misérables, faibles et craintifs. Ayant construit un temple rustique pour abriter leur dieu, ils groupèrent autour, à défaut d'autres matériaux plus solides, de simples huttes en terre et en jonc. A force de travail, ils arrivèrent à créer des jardins flottants qu'ils ensemençaient de maïs et d'autres plantes (1). Ils réunirent ainsi peu à peu plusieurs îles, en comblant les intervalles qui les séparaient ; comme l'eau du lac était saumâtre, ils étaient obligés d'aller chercher sur la terre ferme l'eau douce qui leur faisait complètement défaut ; ils avaient obtenu ce privilège en payant un tribut annuel.

Telle fut l'humble origine de la grande ville destinée à devenir la capitale d'un vaste royaume, et dont la magnificence devait émerveiller plus tard ses conquérants,

La ville que les Aztèques venaient ainsi de fonder fut d'abord appelée Tenotchitlan, du nom d'un de leurs chefs qui présida à sa fondation ; ce ne fut que plus tard qu'elle prit le nom de Mexico, en l'honneur de leur divinité principale, Mexitli, et les Aztèques eux-mêmes, pour le même motif, se nommèrent peuple de Mexi ou Mexicains. Leur nom d'Aztèques leur venait d'Aztlan, leur pays d'origine.

Vers cette époque, c'est-à-dire en 1357, ainsi que l'établit Orozco, car nous sommes maintenant entrés dans le domaine proprement dit de l'histoire, telle que l'entend la critique moderne, les peuples d'origine nahua, répandus dans la grande vallée de l'Anahuac, dominaient tout à fait l'élément barbare, mais ils étaient divisés en un grand nombre de petits Etats qui, sous des noms divers, visaient chacun à une existence indépendante.

(1) " Ces jardins étaient des radeaux composés de pièces de bois léger, entremêlées de joncs, reliées entre elles par des plantes aquatiques ; sur cette base, les Aztèques amoncelaient deux ou trois pieds de boue noire qu'ils tiraient du fond du lac, ce qui leur procurait une terre des plus fertiles, où toutes les plantes se développaient admirablement, sans que le cultivateur eût à s'inquiéter jamais de la sécheresse ou de la pluie. Plus tard, ces jardins flottants se multiplièrent jusqu'à former autour de la ville une enceinte de verdure et de fleurs, et chaque matin, au point du jour, on voyait déboucher par les canaux, sur la grande place, une multitude de barques chargées de légumes, de fruits et de fleurs." (Désiré Charnay, *Les anciennes villes du Nouveau-Monde*.

On comptait alors dans la vallée, reliées entre elles par une sorte de lien féodal, au-delà de trente villes principales, essayant, chacune de son côté, de devenir prépondérantes. En d'autres termes, les intérêts de tous ces petits Etats, de toutes ces villes, se trouvaient constamment opposés, et les dissensions intérieures, les révoltes, la guerre enfin régnaient en permanence.

Ce fut donc par les armes que les Aztèques fondèrent leur empire. Ils surent aussi, par une politique habile, se ménager des alliances, au moyen desquelles ils renversèrent la puissance Chichimèque et étendirent partout leur domination ; si bien, que pendant les deux siècles suivants, ils devinrent à leur tour les maîtres absolus de la plus grande partie de l'Anahuac.

On sait que ce fut en 1520 que Cortez détruisit l'empire des Aztèques, et qu'il s'empara de leur capitale après un siège de 93 jours, et encore ne réussit-il qu'avec le secours d'autres peuples indigènes, ennemis des Aztèques, et surtout des habitants de la république de Tlaxcala, qui avait toujours été l'implacable rivale de Mexico. (1) Je ne m'étendrai donc pas sur un fait historique si connu ; mais je terminerai par quelques données générales sur l'organisation civile et religieuse des Aztèques.

*
* *

Les Aztèques étaient gouvernés par des empereurs. On compte onze souverains pendant les deux siècles que dura leur domination. On choisissait le monarque parmi les plus proches parents de l'empereur défunt. Il était élu par quatre nobles délégués à cet effet par les membres de leur propre caste, et l'installation du nouvel empereur se faisait avec une grande pompe, et de nombreuses cérémonies religieuses. Il exerçait une autorité presque absolue ; mais un conseil, composé de membres de la première noblesse, l'assistait dans la gestion des affaires de l'empire. Les hauts fonctionnaires de la Cour et de l'Etat se recrutaient également parmi les familles nobles, et ils étaient tenus de résider dans la capitale. La puissance législative du monarque était encore contrebalancée par le pouvoir des tribunaux supérieurs, indépendants de la couronne.

L'administration de la justice avait cela de particulier, qu'il n'y avait pas d'avocats, de sorte que les parties elles-mêmes plaidaient leurs procès et obtenaient justice sur le champ, sans voir leurs affaires s'embrouiller, comme il arrive de nos jours, et traîner indéfiniment en

(1) Sur la fin du siège 200,000 Indiens combattaient, sous les Espagnols, contre les Aztèques.

longueur. Des greffiers transcrivaient les témoignages en caractères hiéroglyphiques. Les lois, d'une extrême sévérité, se conservaient de la même manière. Si un juge était même soupçonné de s'être laissé corrompre, il en était puni sur le champ.

Un tribunal spécial surveillait les affaires matrimoniales. Les lois relatives aux esclaves étaient moins rigoureuses que celles des Grecs et des Romains, et, au Mexique, un esclave pouvait facilement racheter sa liberté.

Les impôts se payaient en nature ; ils étaient répartis sur toutes les classes de la société. Les produits de l'industrie payaient une taxe. Par un système admirable de voies spéciales et de messagers se relayant de station en station, on entretenait des communications journalières entre la capitale et les parties les plus reculées du pays.

Tous ces peuples de race nahuatl croyaient à un Dieu suprême, créateur et maître de l'univers. "Le trône que tu occupes, dit l'un de ses rois, n'est-il pas un don du dieu sans égal, le puissant créateur de toutes choses, celui qui fait et qui abaisse les princes et les rois." Au dessous de cet être suprême, les Aztèques rangeaient treize divinités principales et deux cents secondaires ; chacune d'elles avait un jour qui lui était particulièrement consacré. Ils croyaient également à une vie future, à un lieu de bonheur pour les bons et à un enfer d'éternelles ténèbres pour les impies.

Les prêtres étaient nombreux et exerçaient une influence illimitée sur les affaires publiques et sur la vie privée. Ils se divisaient en plusieurs ordres, et chaque classe avait ses attributions spéciales : les uns présidaient aux sacrifices humains, les autres à la musique, à l'éducation publique, à l'exécution et à la conservation des hiéroglyphes et des calendriers. Ils instruisaient la jeunesse ; c'était là leur principale occupation. Des édifices particuliers étaient annexés à tous les temples pour cette fin. Dans les écoles supérieures, on enseignait, entre autres choses, l'astronomie, la philosophie et l'histoire. Cet enseignement se faisait au moyen de peintures hiéroglyphiques. A part les caractères symboliques et idéographiques, les Mexicains faisaient aussi usage de signes phonétiques peignant uniquement le son. Ainsi un bon nombre de signes rendaient les objets, non par leur vraie figure, ni par un symbole convenu, mais par le nom qu'ils portaient dans l'idiome parlé. Les lois, les rapports des fonctionnaires au gouvernement, les cartes géographiques, étaient dessinés en caractères de ce genre, coloriés, sur de la toile de coton, sur des peaux habilement préparées ou sur une espèce de papier végétal.

Leur calendrier et tout leur système de numération, de même que les proportions données à leurs édifices, supposent des connaissances très étendues en astronomie et en mathématiques. L'agriculture était

tendue très en honneur, et leur habileté dans les arts n'a pas peu surpris les Espagnols ; les orfèvres aztèques, par exemple, étant supérieurs à ceux de l'Espagne de cette même époque.

Quant à l'éducation générale et domestique des Mexicains, elle avait pour but de les façonner de bonne heure à l'art de la guerre.

Les Aztèques étaient braves, hauts de stature, vigoureux et bien faits. (1)

Avant d'entreprendre une guerre, des ambassadeurs sommaient l'ennemi d'avoir à se soumettre ; s'il n'obéissait pas à cette injonction, on lui signifiait une déclaration formelle de guerre. Ces ambassadeurs portaient, en signe de leur mission, une flèche avec la pointe tournée en bas et un bouclier attaché au bras gauche. Généralement c'était l'empereur en personne qui commandait l'armée, où régnait la plus sévère discipline.

Malheureusement la pratique des sacrifices humains qui, au temps de la conquête, avait atteint des proportions épouvantables, constitue une tache lugubre sur cette civilisation, si brillante sous tant d'autres rapports ; et on s'explique difficilement cette coutume cruelle des Aztèques, qui contraste si singulièrement avec la douceur et la pureté de leur morale.

Voici ce qu'on raconte touchant l'origine de ces sacrifices :

A peine les Aztèques, après avoir souffert bien des persécutions avant de s'établir définitivement au Mexique, venaient-ils de fonder leur nouvelle capitale et d'ériger un temple rustique à leur dieu protecteur, qu'un de leurs chefs, Xomichil, faisant un jour la chasse d'un animal dont il voulait s'emparer pour l'immoler sur l'autel du dieu, rencontra un Colhua et l'amena à ses compatriotes. Ceux-ci, ne voyant dans ce malheureux qu'un de leurs anciens oppresseurs, le livrèrent au grand prêtre, qui lui arracha le cœur pour l'offrir à leur dieu, le terrible Mexitli. Ainsi commença la série de ces horribles massacres qui, durant trois siècles, devaient faire tant de victimes. Sur les derniers temps de l'empire aztèque, des milliers de victimes humaines marquaient l'avènement au pouvoir de chaque nouvel empereur ; ce dernier même ne pouvait être couronné sans avoir conquis par une guerre les victimes destinées aux dieux dans cette importante cérémonie.

Enfin, il faudrait écrire un volume si on voulait passer en revue tous les détails de l'organisation politique, sociale et religieuse des

(1) Il est inutile de rappeler ici que les deux prétendus Aztèques qui, il y a quelques années, ont été offerts à la curiosité publique, et que nous avons eu occasion de voir ici même, à Québec, lors du passage du musée de Barnum, n'avaient pas la moindre ressemblance avec les anciens Aztèques ; ce n'étaient que deux chétifs zambons de l'Amérique centrale, qui n'avaient de commun avec les véritables Aztèques que le nom, qui leur fut donné par un motif évident de réclame.

Aztèques ; leur civilisation semble pourtant n'avoir été que le reflet de la civilisation des Toltèques.

Les Astèques étaient parvenus à l'apogée de leur grandeur, quand arrivèrent les Espagnols qui, favorisés comme nous l'avons vu, par les plus heureuses circonstances, réussirent à s'emparer de Mexico et, finalement, de tout le pays. C'est alors que commença pour les malheureux Mexicains, comme plus tard pour les Incas du Pérou et en général partout où s'établirent les Espagnols, cette série de maux, de persécutions, de trahisons, de traitements barbares dont furent victimes les nations indigènes de cette partie du Nouveau Monde.

Au Mexique, pour satisfaire leur cupidité, il les condamnèrent à des travaux excessifs et à l'exploitation des mines, où la plupart mouraient dans les supplices ou d'épuisement. Ce fut au point que Las Casas, à la fin indigné de la conduite barbare de ses compatriotes envers les malheureux vaincus, s'adressa à Charles-Quint pour empêcher l'annihilation entière de tout un peuple ; ce qui serait probablement arrivé, sans l'intervention énergique et constante du clergé en faveur des indigènes.

Dans notre siècle, le sort de ces anciens possesseurs du sol a été beaucoup amélioré. Depuis plus de trente ans, dit quelqu'un qui a vécu pendant plusieurs années au milieu d'eux, ces vaincus semblent se réveiller de leur longue apathie, retrouver l'énergie, l'esprit d'initiative qui firent autrefois d'eux une grande nation. Peu à peu, ils envahissent tous les postes, deviennent présidents, ingénieurs, médecins, voire peintres et sculpteurs. Et, phénomène singulier, ils commencent, ajoute-t-il, à dominer moralement la société qui les a si longtemps repoussés et n'a guère su que les opprimer.

Québec avril 95.

ALPHONSE GAGNON.

LES PATRIOTES DU NORD

DAVID MARSIL ET WIFRED PRÉVOST

Deux types de force, de vigueur physique et intellectuelle, survivants d'une génération de lutteurs, représentants de familles au caractère viril, à la tête ardente, au sang chaud, où les glaces de la vieillesse n'ont pas le temps de se former. Jeunes, bruyants, passionnés malgré leur soixante ans, aimant le plaisir comme à vingt ans, et cependant sérieux quand il le faut, instruits, attachés à leurs professions, deux têtes capables de tout comprendre et de tout faire. Leurs natures originales comme on n'en trouve guère, où l'on voit mêlés et en ébullition les éléments les plus disparates, le diamant, l'or, l'argent, le fer et le plomb, où tout se transforme comme par enchantement.

Rudes, violents, rugissant parfois comme des lions et un instant après, doux comme des agneaux ou des Conseillers législatifs, Marsil surtout, quand le cœur est touché. L'un, Marsil, médecin instruit, chirurgien distingué, l'autre, Prévost, avocat habile, tous deux tribuns puissants ; inondant les assemblées des laves brûlantes de leur éloquence, faisant retentir l'air dix lieues à la ronde de leurs imprécations à la Canaille, ébranlant les murs du Conseil législatif des éclats de leurs voix formidables. Aimant les périodes sonores, les invocations à la liberté, au patriotisme, à l'indépendance, aux sentiments humanitaires, tout cela accompagné d'arguments et de raisonnements solides.

Faits pour les assemblées populaires, pour les réunions tumultueuses, déplacés plus ou moins, par conséquent, dans le Conseil législatif dont les murs frémirent lorsque leurs voix s'y firent entendre la première fois. L'huissier de la verge noire faillit en perdre connaissance ; la verge lui tomba des mains et il crut qu'il rêvait, qu'il assistait à une séance de la Convention de 1793. Les petits pages accoutumés à l'éloquence douce et paisible des honorables conseillers eurent l'idée de s'en-

fuir, et l'orateur se demanda si on ne devait pas enlever la masse pour l'empêcher d'entendre des accents aussi profanes.

Il ne suffit pas de les entendre, il faut les voir, Marsil surtout, avec sa taille de géant, et sa tête immense couverte d'une forêt de cheveux blonds descendant sur ses larges épaules. Il faut le voir, lorsque secouant sa large crinière et se battant les flancs de ses larges mains, rugissant comme un lion, il menace ses adversaires, Et l'autre moins grand, moins gros, plus trappu, plus vif, plus violent, plus rugissant, aussi noir que l'autre est blond.

C'est un spectacle!

Ils ne sont plus tout à fait ce qu'ils étaient, ils ont fini par subir l'influence du milieu, de l'entourage, on dirait maintenant deux lions muselés ne faisant entendre des rugissements de temps à autre que pour l'acquit de leur conscience.

Mais c'est dans leur chambre privée qu'il faut les voir, dans ce qu'on appelle "La chambre des patriotes." Là, pas de muselage, pas de déguisement, ils sont chez eux et ils donnent libre cours aux flots de leur éloquence grandiose, depuis huit heures, quand le Conseil législatif ne siège pas, jusqu'au lendemain matin à trois ou quatre heures. On va à la chambre des patriotes en pèlerinage comme les Mahométats à la Mecque; on est sûr d'y trouver la guérison de la mélancolie et de toutes ces tristesses de l'âme. Là, vous pouvez entrer à toute heure et vous y trouverez nos deux patriotes, les cheveux et la barbe en désordre, la chemise ouverte sur la poitrine, les bretelles battant les reins, la pipe à la bouche et le verre pas bien loin, parlant, riant, gesticulant, prêts à pérorer sur tout, à raconter toute sorte d'histoires, et à discuter sur tous les sujets avec une verve, un entrain, une vivacité et une force inépuisables.

Là, vous apprendrez l'histoire des patriotes, si vous ne la connaissez pas. Mais malheur à vous, si vous osez, sur un pareil sujet, exprimer des doutes et même manquer d'enthousiasme. C'est à qui des deux alors vous accablerez d'imprécations, et, en vain, vous essaieriez d'arrêter le torrent qui vous inonde. Une seule chose peut vous sauver, c'est que pour un mot ou une assertion risquée faite par l'un d'eux, l'autre lui tombe dessus. Alors c'est la lutte d'Agamemnon et d'Ajaj avec toutes les apostrophes, le vocabulaire de gros mots qu'Homère met dans la bouche de ses héros. Ils sont superbes à voir et à entendre dans leur colère, et vous ne pouvez vous empêcher de rire et applaudir en même temps. Le tout se termine heureusement par un verre de vin.

Le lendemain ils sont à leur poste, graves comme des rabbins, et se préparent froidement à la discussion des questions inscrites à l'ordre du jour.

Je ne serais pas juste si je me contentais d'une simple vue de surface de ces deux hommes.

Leur exhubérance de vie et de langage, leur nature démonstrative et bruyante ne les empêchent pas d'avoir de bonnes et fortes têtes, de grandes qualités.

Le docteur Marsil n'est pas patriote qu'en apparence, il l'est sincèrement et profondément dans ses actes comme dans ses paroles. Cette grosse charpente, taillée à grands coups de hache, cache, sous sa rude écorce, une grande noblesse de sentiment, un amour passionné du vrai et du beau, une sensibilité de femme, un cœur de héros, une nature d'artiste. On ne dirait pas à le voir, à l'entendre parfois, qu'il joue l'orgue de sa paroisse depuis vingt-cinq ans et chante l'*Ave Maria* ou le *Salutaris hostia* avec l'accent convaincu d'un trappiste ou d'un bénédictin.

Je viens de dire qu'il a un cœur de héros, je n'exagère pas. Il n'est pas seulement le successeur de Chénier à Saint-Eustache comme médecin, il est l'héritier de son courage et de son patriotisme, et s'il eût vécu en 1837, il se serait battu et il serait mort comme Chénier, les armes à la main.

Son état normal n'est pas l'excitation, c'est plutôt le calme, la douceur, l'esprit de conciliation avec un peu de rêverie et d'indolence. Il faut pour mettre cette grosse machine en mouvement des circonstances spéciales, l'influence de la lutte, de la discussion, le contact de certains hommes remplis d'électricité comme Wilfrid Prévost.

La question Riel, par exemple, eut le pouvoir de l'émouvoir ; de tous les orateurs qui enflammèrent à cette époque l'opinion publique, Marsil fut, peut-être, le plus populaire.

Comme j'étais à cette époque président du comité Riel, je ne manquais jamais de l'inviter à nos assemblées populaires, et il remportait des succès remarquables. Il paraissait à sa place, sur le Champ de Mars, en face d'une foule de dix mille personnes ; un pareil auditoire convenait à sa taille et à sa voix ; le peuple aimait le voir et l'entendre.

Il aurait fait un superbe acteur, personne n'aurait mieux joué les rôles tragiques, il aurait eu des poses, des gestes et des éclats de voix à faire dresser les cheveux sur toutes les têtes.

Un jour, c'était en 1871, j'allai le voir à Saint-Eustache pour avoir des renseignements sur les événements de 1837 et voir les lieux immortalisés par la résistance héroïque de Chénier.

Il était tard, lorsque nous partîmes pour aller visiter le cimetière, mais il faisait un beau clair de lune. Marsil me conduisit à l'endroit où Chénier était tombé en lançant une dernière balle aux Anglais, et là il se mit à me raconter ce qui s'était passé et l'occasion, le sujet, les circonstances l'inspirant, il fit un véritable discours. C et

homme immense, tout habillé de blanc, parlant au milieu des tombes pendant la nuit ; cette voix qui éclatait comme des coups de tonnerre ou grondait comme des tremblements de terre, ces grands bras qui menaçaient les clochers de l'église, cette énorme chevelure blonde presque blanche qu'il agitait sur ses larges épaules... tout cela contribuait à rendre le spectacle dramatique, presque effrayant. Je croyais, à tout moment, que les tombeaux allaient s'ouvrir et que Chénier lui-même, drapé dans un suaire, allait apparaître. Je me demandais si je n'étais pas en face d'une apparition fantastique, d'un fantôme funèbre, si je n'entendais pas la trompette du jugement dernier.

Il y avait un beau tableau à faire avec cette scène que je n'oublierai jamais.

Il serait curieux, intéressant de chercher à savoir ce que des hommes, des amis avec lesquels nous vivons auraient pu être à une autre époque, dans une autre milieu. Je me demande même quelques fois si nous ne constaterons pas plus tard que des hommes semblables à nous ou ayant à peu près le même caractère et la même intelligence ont vécu à une autre époque, dans des circonstances différentes, et nous serons, peut-être, surpris de voir ce qu'ils ont fait.

Ce serait un sujet intéressant d'études et de comparaisons.

Par exemple, transportez David Marsil et Wilfrid Prévost dans un autre pays, à une époque tourmentée, où le despotisme et la liberté seraient aux prises, et vous pouvez vous faire une idée du rôle qu'ils pouvaient jouer. L'histoire de certaines époques, reconstituée avec des hommes vivant de nos jours, offrirait bien des surprises. On serait stupéfait de voir ce que les hommes les plus sages, les plus calmes de notre temps, des hommes qui se contentent d'être marguilliers ou conseillers législatifs, auraient été à une autre époque et on ne serait pas moins étonné de voir comme des Danton, des Robespierre, des Vergniaud et des Brissot auraient été, dans des circonstances différentes, des citoyens doux et paisibles, des avocats, des médecins ou des notaires vénérables.

Mais il y a une grande différence entre Marsil et Prévost sous le rapport moral ou intellectuel comme sous le rapport physique. Leur ressemblance, lorsqu'ils sont ensemble et qu'ils s'influencent ou s'électrisent mutuellement, ne va pas beaucoup au-delà de l'écorce et de l'enveloppe.

Marsil sommeille, dort même après une grande surexcitation, il sent le besoin de se reposer et il est pendant des mois le plus calme des hommes ; l'étude, la réflexion et le travail l'absorbent alors complètement.

Prévost dort peu ; point de repos pour cette nature ardente, nerveuse, violente, pour cet esprit remuant, actif et curieux. Il est toujours

en mouvement comme le Juif errant, mais un Juif errant qui a plus de cinq sous dans son gousset, car il est riche : il a trouvé moyen de se faire à la campagne, en exerçant la profession d'avocat, une jolie fortune. Ce qui prouve que sous des dehors si bruyants, il cache un esprit pratique, positif, ingénieux, subtil, une intelligence vigoureuse.

Les lois sur les cours d'eau, les fossés, les clôtures de ligne, le mariage, la communauté et les substitutions n'avaient pas de secrets pour lui.

C'est un Prévost : ils étaient une demi-douzaine de frères, tous se ressemblant par la chaleur du sang, la vigueur de l'esprit et du corps, tous plus ou moins légistes, notaires, avocats et orateurs, même ceux qui étaient médecins, comme Jules, par exemple. Il fallait les voir et les entendre quand ils étaient ensemble ; la maison avait besoin d'être solide. Mais le plus écouté parmi eux, celui qui réussissait le plus à faire accepter son opinion était Ménasippe, un notaire dont les connaissances et le jugement étaient peu ordinaires.

Tous libéraux aussi et terribles dans la lutte, infatigables, marchant et parlant nuit et jour pendant des mois. Quelles luttes ils ont faites, à Terrebonne, aux Deux-Montagnes ! Ils étaient les sentinelles avancées ou les piliers du parti libéral dans cette partie du pays, mais là, comme ailleurs, ils avaient à combattre les influences les plus formidables. Sans eux le parti conservateur aurait été complètement maître des comtés du Nord dans le district de Montréal.

Wilfrid Prévost a été pendant longtemps, dans cette partie du pays, le tribun le plus fort du parti libéral, l'adversaire le plus redoutable des Chapleau, des Morin, des Daoust et des Nantel.

On peut se faire une idée de l'effet que produisait sur les masses la parole passionnée, vigoureuse et solide, l'éloquence enflammée et pratique en même temps, la voix éclatante et le geste puissant de cet homme taillé en tribun.

Lorsqu'il partait en campagne avec son ami Marsil, son frère Jules, de Saint-Jérôme, et le Dr Duchesneau, de Terrebonne, le peuple jubilait à la pensée des combats terribles auxquels il allait assister, et le parti conservateur se hâtait de lancer contre eux ses meilleurs guerriers. Presque toujours battus, ils revenaient du champ de bataille fatigués, mais indomptés et bien décidés à prendre leur revanche.

Mercier aimait ces lutteurs infatigables, il les avait vus dans la mêlée, il s'était battu à leurs côtés, il admirait leur courage et leur vigueur. Aussi, quand il arriva au pouvoir, il ne manqua pas de leur témoigner son amitié en les appelant au Conseil législatif.

Ensemble ils avaient été à la peine, ensemble ils furent à l'honneur et le peuple disait : " Ils l'ont bien mérité."

L. O. DAVID.

UN COIN DE RUE, LE DIMANCHE,

A MONTREAL

Une sciatique maudite, venue sans crier gare, me condamne, depuis hier, à un repos absolu. Ma flânerie quotidienne, à travers les rues de la ville, m'étant ainsi rigoureusement interdite, je m'installe sur le modeste balcon de mon logement, sanglé de flanelle tout au long du corps, muni de ma vieille pipe, compagne inséparable des heures longues, et approvisionné de journaux et des livres préférés. Mais, si forte est, chez moi, l'habitude de porter attention à tout ce qui se produit sur les chaussées et les trottoirs, que j'interromps, à tout instant, ma lecture, pour suivre du regard les allants et les venants, les pierrots qui pépient, en voletant, les carrosses qui roulent sans bruit sur l'asphalte durci.

Je prévois que je ne retirerai pas grand profit de ma journée, les distractions se multipliant à l'infini, et, pour me mettre en règle avec ma conscience, au point de vue de l'emploi de mon temps, je note, à la hâte et au hasard, les impressions ressenties des événements, si peu importants qu'ils soient, qui s'accomplissent sous mes yeux.

Clopin, clopant, comme je peux, j'atteins mon poste d'observation dès 7 heures du matin. C'est un beau jour de dimanche. La nature seule en fait tout le charme, les arbres étant verts, le soleil radieux, pendant que, selon la coutume des agglomérations anglaises, à chaque retour du repos dominical, un calme profond, un silence, empreint de tristesse, s'appesantissent sur la cité tout entière, et la font paraître déserte à l'égal des moments où une épidémie meurtrière y promène ses ravages.

La cloche de la paroisse Saint-Jacques vient de tinter la quatrième messe, et, aussitôt, les portes des maisons s'ouvrent et se referment

discrètement, répandant de nombreux fidèles sur les voies qui mènent à l'église. La foule, très compacte, des pratiquants comprend toutes les classes, toutes les conditions. Elle est muette, presque morne, semblant craindre d'être aperçue, frôlant à peine le pavé et demeurant surprise quand les gémissements d'une chaussure trop neuve ou le ballotement d'un jupon, à l'excès empesé, précisent son passage. Les deux sexes y sont également représentés, jeunes et vieux ménages cheminant vers le saint lieu, côte à côte, le paroissien richement doré ostensiblement en main. Je laisse les pieux visiteurs s'agenouiller au pied des tabernacles, et, alors que l'officiant redit le sacrifice offert aux portes de Jérusalem pour la rédemption universelle, j'essaye de me représenter ce qui va se passer autour du trône de l'Eternel, à la minute prochaine où, à travers les vapeurs embaumées de l'encens, les prières ferventes, les supplications sans fin de tous ces fronts prosternés, empliront les voûtes sacrées. Je ne puis m'empêcher de penser que, seules, les invocations exemptes de calcul, libres de tout motif intéressé traverseront les sphères célestes et auront accès auprès du Souverain Juge. Domineront-elles le concert général ? Celui qui sonde les reins et les consciences prononcera, et son arrêt sera sans appel

Ite, missa est, a dit le prêtre, et, sous mes fenêtres, à nouveau défilent, toujours dans la gravité de leur attitude, les groupes déjà remarqués une première fois. Le bruit de leurs pas va s'affaiblissant dans les lointains, et, bientôt, la rue, chauffée à blanc par les rayons de l'astre qui lui fournit la lumière, retombe dans sa placidité, revient à son inquiétante solitude.

Dix heures s'approchent, et quelques équipages, dont les aciers polis et les panneaux fraîchement vernis projettent des étincellements continus, vont déposer sous le parvis de la cathédrale, des élégantes en toilettes claires, se rendant aux derniers offices. Des victorias, des landaus suivent, qui transportent des favorisés de la fortune allant, eux aussi, faire leurs dévotions. Je reconnais un de ces derniers : c'est un usurier qui s'est enrichi en exerçant sa méprisable industrie sur la plus vaste des échelles. Je sais, pour en avoir des preuves, qu'il continue son ignoble métier et que l'argent extorqué à ses victimes, contribue toujours à entretenir son faste qui est inouï, et à arrondir sa fortune déjà considérable. Les pensées que l'on garde pour soi pouvant se donner libre carrière, je me pose, *in petto*, cette question : Qu'est-ce que cet homme peut bien demander à Dieu quand il fléchit le genou devant lui ? Ce n'est assurément pas de le corriger, puisqu'il semble résolu à mourir dans l'impénitence finale. Serait-ce la santé, le bonheur de ses enfants ? Mais ces gens-là n'ont ni cœur, ni âme, et l'égoïsme qui les dévore ne leur permet pas de penser même à la chair de leur chair. Que fait-il donc quand il se courbe devant le crucifié qui prêcha la

charité, l'amour du prochain ? Ce qu'il fait ? il remercie le Tout-Puisant de ce qu'il le laisse réussir dans sa coupable entreprise et des succès surprenants qu'il rencontre dans ses opérations les moins avouables. Oui, le cynisme de ce détrousseur du malheureux, du prodigue, de l'imprudent, l'amène à se considérer comme exerçant une profession aussi honorable que celle du commerçant qui, sou à sou et à travers de grands risques, parvient à s'assurer un morceau de pain pour ses vieux jours.

Ce n'est pas la première fois, du reste, qu'on a vu demander les bénédictions du ciel pour des actes repréhensibles, contraires à la morale la plus élémentaire, et même pour de véritables crimes. Il y a environ vingt ans, la cour d'assises des Bouches du Rhône, en France, avait à connaître des poursuites intentées à onze misérables femmes, à la fois, toutes accusées d'avoir empoisonné ou tenté d'empoisonner leur mari. Un herboriste se trouvait impliqué dans le procès comme ayant fourni les plantes vénéneuses destinées à entraîner la mort, lentement mais sûrement. Les débats de l'affaire ont très clairement établi que, pendant toute la durée de l'intoxication, quatre des accusées n'avaient cessé de faire brûler des cierges, et non des moins gros, dans le sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, la patronne des marins, à Marseille. Plusieurs mois s'étant écoulés entre le début du traitement assassin et le trépas des malheureux époux, on constatait que la quantité de cire employée par ces dévotes, à leur manière, de la madone vénérée, était prodigieuse. Il est probable que les anges, ayant mission de veiller sur la caisse du Paradis, ont repoussé du pied l'or produit par ce sacrilège, jusque dans les abîmes de la mer bieu baignant le pied du coteau qui en fut le muet témoin.

J'ai pu, assez à l'aise, consigner sur mon carnet ces diffuses remarques, rien de saillant n'étant venu m'appeler autre part. La chaleur est, d'ailleurs, accablante, et fort rare, sont ceux qui se montrent décidés à la braver. Quatre-vingt-trois degrés à l'ombre, c'est presque soudanien ! Toutes les persiennes sont hermétiquement closes, et le pas des portes est veuf d'occupants. Quelques timides accords plaqués sur les pianos, qui pullulent, témoignent encore d'un peu de vie. Aux coups de l'*Angelus*, le calme plat se fait à nouveau sentir, et on devine que les salles à manger s'emplissent pour le repas de midi. De celles qui avoisinent la rue, s'échappent, par intervalles, les détonations des bouchons qui sautent, et les rires qu'elles provoquent, surtout parmi les jeunes. Je demande une tasse de café et quelques biscuits, sans quitter mon observatoire improvisé, le préférant à ma chambre qui ouvre sur une cour.

Voici la première heure de l'après diner. Il ne s'en est allé que soixante minutes depuis l'instant où j'avais seul le nez à la fenêtre, mais

déjà quel changement ! Deux, quatre, bientôt dix, trente, cinquante enfants, de tous âges, s'emparent des trottoirs et commencent leurs jeux. De mignonnes fillettes, de gros anges joufflus, la serviette encore nouée sur le cou, leurs mèches, blondes ou brunes, dans les yeux, s'installent sur les perrons, grignotant les friandises qu'ils n'ont pas eu la patience de manger à table, dès qu'ils ont compris que leurs petits voisins étaient en liberté. Sont-ils beaux les chérubins, dans leur robe blanche, crème ou rose, laissant à nu leurs bras dodus ; avec leurs grands yeux étonnés, qui sans cesse interrogent, et leurs manières délicieusement gauches encore ! Il faut en convenir : dans la première enfance, la descendance des Canadiens est remarquablement belle, et, quelle que soit la condition des parents, riches ou pauvres, les représentants demeurent, à tous égards, irréprochables.

Je ne puis m'empêcher de former les meilleurs souhaits au profit de ces futurs hommes. Eux aussi, après nous, joueront un rôle dans cette comédie qu'on appelle la vie, qui recommence sans cesse et ne finit jamais. Puisse le sort leur être propice et leur épargner ses rigueurs !

Trois heures : L'animation s'accroît, nonobstant l'élévation persistante de la température. L'ouvrier, qui a passé la semaine entière devant un feu d'enfer, autour des chaudières en ébullition ; le commis de magasin ou d'épicerie, qui, six jours durant, n'a pas quitté son comptoir, de sept heures du matin à dix heures du soir, n'y regardent pas de si près, et trouvent que rien ne vaut les libres allures et le grand air, même sous le règne de la canicule. Leurs camarades de l'autre sexe, prématurément épuisées par les travaux de l'atelier, abêties par un séjour prolongé dans l'atmosphère viciée des manufactures, croient renaître si leurs frêles épaules cessent de se courber sur le métier, si leurs jambes engourdis peuvent, au gré de leurs caprices, arpenter les voies larges et les promenades. Pour tous ces condamnés à un labeur souvent excessif, et parfois périlleux, le dimanche est un armistice dans le combat qu'ils soutiennent, dès l'adolescence, qu'ils continueront jusqu'à leur dernier souffle peut-être, pour suffire aux plus pressants besoins, et nul ne saurait les blâmer de le fêter de leur mieux.

Les groupes, les files de travailleurs ne cessent donc de circuler, guidés uniquement par les fantaisies de l'inaction, heureux de ne plus entendre, jusqu'au lendemain, les sifflets d'appel, les grincements des scies, les plaintes des limes, le vacarme des enclumes, le branle-bas assourdissant des machines, et enchantés de respirer autre chose que l'odeur des huiles surchauffées, des graisses fondant sous leurs pieds, des cuirs nauséabonds. Je m'associe de tout cœur à leur trop légitime satisfaction, mais il me semble qu'à leur place, je tiendrais davantage, en échangeant ma défroque journalière contre un vêtement plus décent, à conserver les apparences de ma condition et à éviter une transfor-

mation excessive. Le mal remonte loin, je le sais, puisque déjà, au siècle dernier, il était dit :

On a vu des commis mis
Comme des princes,
Qui sont venus nus
De leur province.

Je n'ignore pas, non plus, qu'il est passé le temps où le poète pouvait, sans fiction, détailler ainsi la mise modeste de la plupart des compagnes de *Jenny, l'ouvrière* :

Sur son beau col, empreint de virginité pure,
Point d'altière dentelle ou de riche guipure ;
Mais un simple mouchoir noué pudiquement ;
Pas de perle à son front, mais aussi pas de rides,
Mais un œil chaste et vif, mais un regard limpide,
Où brille le regard que sert le diamant.

Le niveau égalitaire, promené sur des surfaces diverses, n'a donné les résultats promis que sur un point : la tenue, et, pour beaucoup, la faculté de troquer la blouse contre un habit a représenté une grande victoire, une inappréciable conquête. Certes, chacun a le droit de se vêtir à sa guise, mais ce sera toujours faire preuve de goût et de bon sens que de ne rien exagérer et de ne pas prendre des modèles qu'on ne peut que très imparfaitement copier. Le jour où les classes laborieuses reviendront à la simplicité, un grand pas sera fait par elles vers un bien être complet et durable.

En chroniqueur fidèle, je ne retrace que ce que j'aperçois réellement, et si aucune silhouette de ceux qu'on appelle le grand monde ne se rencontre dans cette ébauche, c'est que pas une seule personnalité qui en fit partie n'est venue s'offrir à mon observation. L'opulence prend aussi son repos, tout étant fatigue en ce bas-monde, et trouve qu'elle a suffisamment étalé son luxe pendant les longues heures où les autres peinaient. Il y a, d'ailleurs, bien loin encore de la pratique à la théorie, et ce n'est pas demain qu'on verra les rangs se confondre, ceux d'en haut donnant la main à ceux d'en bas. Une jeune femme, à laquelle cependant on prête de l'esprit sans lui refuser non plus de bons sentiments, déclarait, un jour, devant moi, dans un salon de Montréal, qu'elle ne sortait jamais le dimanche pour ne pas coudoyer *les filles de fabrique*. Une autre, dont le mari est médecin, craignait d'être grondée par lui parce qu'elle s'était rendue chez une très honnête personne,

mais ayant un maçon pour mari, dans le but de réclamer d'elle un acte d'obligeance. La fusion, même la moins gênante, restera dans le domaine du rêve, tant que les turpitudes de cette nature auront cours forcé, tant qu'un sot orgueil dominera les masses et représentera le mobile de leur conduite.

Une brise rafraichissante, venant d'ouest, a modéré la chaleur. Je vois maintenant passer nombre d'élégants buggys à un seul siège. Deux personnes, un garçon et une jeune fille, occupent chacun d'eux. Lui, tiré à quatre épingles, bien cravaté, soigneusement ganté, dirige l'équipage. Fréquemment il se retourne du côté de sa voisine, lui sourit complaisamment, tout en précipitant les mouvements de son poney gris, et paraissant désireux d'atteindre la grande route pour se dérober aux regards de la foule. Elle, pimpante, en sa robe mauve finement rayée de blanc, qu'agrémentent des dentelles, bracelets aux poignets, les cheveux à peine frôlés par un chapeau matelot, fiché de deux plumes blanches raidies, que le courant d'air tourmente, rayonne de joie et ne céderait pas sa place pour un empire. Où l'a conduit-on ? elle l'ignore, mais elle a obtenu de sa mère l'autorisation de faire *le tour de voiture* que son prétendu fiancé lui proposait depuis longtemps, et elle va, sans savoir, ne demandant qu'à courir les chemins avec celui qu'elle aime et dont elle se croit aimée.

Les buggys succèdent aux buggys. Je n'en compte pas moins de onze dans l'espace d'une heure. Ils me laissent tous la même sensation, et je n'arrive pas à m'expliquer l'étonnante imprudence commise par celles qui livrent ainsi leurs filles et les exposent à de pareils dangers. Cette excessive condescendance ne peut avoir qu'une cause : une confiance illimitée, exagérée des chefs de famille qui se tiendraient pour injuriés si on essayait de leur démontrer qu'ils agissent en aveugles, et qu'ils dépassent les bornes. Le mal étant inconnu pour plus d'une mère, qui a eu le rare avantage de ne jamais en faire l'expérience, il ne lui vient pas à la pensée qu'il puisse naître sous les pas de son enfant. Le père lui-même qui, avant de porter ce titre, a parfois cotoyé le vice, serait très offensé si on osait simplement effleurer d'un soupçon la vertu de l'être qu'il ne peut considérer que comme l'emblème de la pureté la plus parfaite. Ces dispositions sont excusables parce qu'elles sont naturelles, mais que de fois elles deviennent fatales !

J'ai connu un officier de cavalerie qui, après avoir, de très bonne heure, quitté le service, s'était créé, dans le château de sa famille, un ravissant intérieur. Marié à une femme supérieurement distinguée et d'une rare beauté, il avait eu d'elle deux filles et un fils dont il ne se séparait jamais. L'harmonie la plus parfaite régnait dans cette maison, une affection sincère, autant que vive, rattachant l'un à l'autre tous ses membres. Peu de visiteurs ; quelques parents rapprochés, et, de loin

en loin, quelques rares amis venaient s'asseoir à la table du marquis de C... Seul, le curé du village voisin avait le libre accès de l'antique demeure. C'était un de ces saints prêtres, comme ma Provence regrettée en fournit par centaines, ne connaissant que leurs devoirs et dont les cheveux blancs vont de l'autel au chevet des malades et partout où il y a une misère à consoler. Très considéré par l'archevêché de son diocèse, il était adoré par ses paroissiens qu'il dirigeait depuis 35 ans, et qu'il se refusait à quitter malgré les offres de situations plus avantageuses que lui réitéraient ses supérieurs. Un neveu l'accompagnait, de temps à autre, dans ses visites au château. Il l'avait accepté au presbytère sur les instances de sa mère, habitant une grande ville, et ayant à se plaindre des écarts de son fils. Connaissant le passé de celui-ci, le digne desservant surveillait de près ses moindres mouvements, et ne le perdait pas du regard quand Mlle de C..., qui atteignait alors sa 16^e année, se trouvait au salon avec ses parents. Précaution superflue, hélas ! Un matin, en pénétrant dans la chambre de son neveu, parti pour la chasse, dans l'intention d'y reprendre les journaux de la veille, le pauvre homme fut pris d'un grand saisissement. Il venait d'apercevoir sur la table une lettre, aux armes du marquis, paraissant tracée d'une main de femme. Il s'autorisa de la responsabilité qui pouvait peser sur lui pour prendre communication de cette pièce. Le doute n'était pas possible : celui auquel il donait asile avait su gagner le cœur de Mlle de C... Il n'hésita pas, et, ainsi que tout honnête homme l'eût fait à sa place, il alla, avec tous les ménagements possibles, instruire le châtelain de sa découverte. Mal lui en prit : celui-ci ne voulut pas ajouter foi à la complicité de son enfant, cria à la mystification, au chantage, et finit par éconduire brutalement le prêtre. Il alla plus loin des démarches, que le succès accompagna, furent par lui entamées pour obtenir son changement et le faire envoyer en disgrâce. Quelques mois après, des preuves apparurent capables de convaincre les plus incrédules. Le marquis mourut de chagrin, mais après avoir réparé ses torts vis-à-vis du bon curé, qui fut rappelé et lui apporta les dernières consolations.

Je n'irai pas jusqu'à dire que tous ceux qui sont honorés du crédit d'une famille en font mauvais usage, mais le nombre de ceux qui en mésusent reste encore trop important. Il y a un an à peine, dans ce même mois de juillet, vers les 10 heures du soir, je me trouvais sur les allées du Parc Logan, en face de l'École Normale. Une voiture venait du côté de la rue Rachel, et il me semblait, à mesure qu'elle approchait, entendre des cris, des appels poussés par une voix de femme. Le véhicule arriva rapidement jusqu'à moi, puis s'arrêta subitement. Une jeune fille et un jeune homme s'y trouvaient seuls. Maman ! maman ! je veux maman ! conduisez-moi à la maison ! clamait la malheureuse

que son compagnon essayait vainement de calmer. Je m'approchai et pris dans mes bras l'infortunée, mais je vis bien vite qu'elle était ivre et ne tenait pas sur ses jambes. J'obtins l'aveu qu'on l'avait fait boire à l'excès. Je lui demandai l'adresse de ses parents, mais son délire était tel qu'elle ne put articuler que quelques paroles incohérentes, et se mis, de plus belle, à demander : Maman ! maman ! Mon embarras était extrême. Quel secours pouvais-je prêter en pareille circonstance ? L'auteur de la catastrophe consentait bien à ne pas abandonner celle qu'il avait si odieusement traitée, mais il se refusait obstinément à m'indiquer la demeure de sa famille, et assurait que, dans tous les cas, il ne m'y accompagnerait pas. Je lui proposai alors de la conduire chez une parente, s'il en connaissait quelqu'une qui serait assez charitable pour la recevoir. Il m'indiqua une tante. Nous nous y rendimes. Je précédai la malade de quelques pas pour prévenir de ce qui se passait. Je tombai sur un bon cœur qui se prêta à tout ce qu'exigeait l'aventure. On trouva un prétexte pour informer la famille que l'enfant passerait la nuit chez la sœur de sa mère, et il est probable que celle-ci aura toujours tout ignoré. Je fis promettre au coupable de réparer sa faute. Aura-t-il eu assez d'honneur pour s'en souvenir ?

Déterrer un cadavre pour le profaner, ou saouler une femme pour en abuser me paraissait deux actions aussi monstrueuses l'une que l'autre, et je serais, au fond, embarrassé pour décider quelle est celle qui révolte le plus.

Le jour est sur son déclin, et, l'accalmie qui s'est produite, au moment du repas du soir, fait place à un mouvement plus accéléré qu'aux heures précédentes de l'après-midi. Les veillées, les dernières réjouissances battent leur plein. On se rend en foule chez des parents, des amis. Les fenêtres s'éclairent ; les verres de couleur des lampes suspendues répandent leurs lueurs fantastiques et teintent bizarrement les personnes et les choses. Les chants commencent, et la journée s'achève dans la gaieté et l'entrain.

Des bandes de quatre à cinq garçonnetts et d'autant de garçonnières jouent des jambes tant qu'ils peuvent ; ils courent, presque fiers d'avoir chacun recueilli les dix centins qui leur ouvriront les portes du Parc Sohmer dont on leur a souvent vanté les équilibristes et les gymnastes. C'est leur premier pas dans une salle publique, et, pour tout au monde, ils ne voudraient laisser s'échapper une si belle occasion de se divertir sous l'éclat des candelabres et aux sons d'une ronflante musique.

La lumière électrique jette ses clartés crues sur tout ce qui passe à portée de ses rayons, faisant plus noirs les coins qui y échappent, et les

étoiles seront prêtes à quitter le firmament que les échos de la rue m'arriveront encore.

Mes fonctions n'ayant plus maintenant d'utilité, je gagne mon lit, cahin-caha, comme je suis venu, en demandant à Dieu qu'il me rende la belle santé dont il m'a gratifié jusqu'à ce jour.

J. GERMANO.



EN AFRIQUE

UN DUEL DE SOLDATS.



Je viens d'être témoin dans un duel entre un caporal français, originaire du Canada, et un Allemand.

Marceau, le Canadien, avait été nommé caporal dans une compagnie où les Prussiens, comme partout, étaient en assez grand nombre.

Il fut placé dans une chambrée où couchaient une trentaine d'hommes, ayant pour chef le caporal Morsépius, soi-disant ancien *feld-webel* allemand déserteur d'une taille colossale, tout en dedans.

Jamais un sourire sur cette figure morose, rayée d'énormes moustaches rousses.

Très attaché à son service, il était exact partout, correct envers ses hommes, impartial dans la distribution des corvées, un serviteur d'élite.

On le craignait beaucoup, car sa voix rude ne badinait jamais.

Après l'appel du soir, ne sortant pas de la caserne, il allumait une bougie dans son coin et, prenant un livre allemand, il s'y enfonçait jusqu'à l'extinction des feux, ne se laissant distraire par aucun bruit.

*
* *

Quand Marceau fut nommé caporal, Morsépius le reçut froidement sans lui tendre la main, lui indiquant d'un geste le coin de la chambre où il devait s'installer.

Marceau, frappé des manières de son nouveau camarade, ne put se défendre d'un certain sentiment subit de crainte, mêlé de haine.

Pendant plusieurs semaines, les deux hommes s'observèrent sans se parler en dehors du service.

Ils se détestaient chaque jour davantage, et cela sans cause, instinctivement : antipathie mutuelle de deux physionomies.

*
* *

Un soir, Morsépius entre vivement, bouleverse son lit avec rage, jette son paquetage à bas avec des jurons allemands, où percent cependant, nets et clairs, les mots : " Cochons de Français ".

Marceau, assis sur son lit, bondit à cette insulte grossière et se présente, blême, devant Morsépius pour lui demander raison.

Celui-ci continue :

— Oui, cochons de Français, et je le répète ; ce n'est pas toi qui m'en empêcheras. On vient de me punir injustement et je saurai bien me venger.

Marceau, mis hors de lui par cette nouvelle injure, les dents serrées, les poings crispés, se précipite sur l'Allemand et lui crie à la figure :

— Toi, tu es un sale Prussien !

Il n'avait pas achevé sa phrase que Morsépius lui lançait sa main en pleine face.

Marceau pare le coup et riposte vivement.

L'Allemand roule par terre et se relève aussitôt pour se jeter sur son adversaire.

Celui-ci, quoique moins grand, est leste et habile. Il attend l'attaque sans broncher.

Mais les hommes de la chambrée interviennent de suite et séparent les deux caporaux.

Morsépius, le visage ensanglanté, profère des menaces de mort contre Marceau et jure par l'enfer de le tuer.

Le Canadien, très calme maintenant, se contente de répondre :

— Nous verrons.

Ils allaient se mettre au lit, quand le sergent de semaine, attiré par le bruit de la rixe, entre dans la chambre.

Mis au courant de l'affaire, il conduit les deux caporaux à la salle de police.

*
* *

Assis sur le lit de camp de sa prison, Marceau repasse dans son esprit les événements rapides qui viennent de se dérouler, et une certaine inquiétude s'empare de lui en songeant qu'il lui faudra se battre avec Morsépius, un des plus forts à l'épée du régiment. Quoique sachant convenablement tenir un fleuret, il ne se sent pas de taille à lutter contre un tel adversaire.

Cette inquiétude se change peu à peu en une espèce de peur, car, connaissant le caractère haineux de son camarade, il sait bien que l'affaire sera grave.

Et puis, c'est la première fois qu'il se battra.

La nuit se passe dans une insomnie fiévreuse.

Le matin, sortant d'une lourde torpeur, Marceau avait présent à l'esprit le souvenir d'un cauchemar où l'Allemand se dressait, colossal, la figure pleine de sang, penché sur lui, les deux mains vissées à son cou, cherchant à l'étrangler.

Alors une autre crainte le prend. Il a peur d'être lâche, de trembler au dernier moment.

Sautant à bas du lit de camp, il court à la cruche d'eau, se rafraîchit les mains et le visage, et, se promenant dans sa prison, il essaie de se raisonner.

Toute appréhension d'une issue fatale disparaissait peu à peu, mais il craignait par dessus tout de perdre courage sur le terrain.

*
* *

Le caporal de garde le trouve dans cet état et, souriant, le plus naturellement du monde, après lui avoir dit quelques mots indifférents, il allait sortir, quand se ravisant :

— Tu sais, c'est pour une heure avec Morsépius.

A ces mots, Marceau se sent défaillir. Sa respiration s'arrête brusquement, avec un heurt violent à la poitrine.

Il reste ainsi quelques instant en proie à une émotion intense avec des envies vagues de se sauver n'importe où. Puis une brusque réaction se produit.

Tout sentiment d'anxiété disparaît dans une soudaine résolution pour faire place à un grand calme, à une joie réelle d'en finir.

— Enfin, c'est pour une heure, nous allons bien voir !

Et il attend avec impatience le moment de la rencontre.

A midi et demi, le caporal de garde revient de nouveau pour faire sortir Marceau.

Dans la cour, il voit Morsépius, la figure tuméfiée du coup de la veille, qui s'avance vers lui et lui dit tout bas :

— Tu sais, je ne te manquerai pas.

Impassible devant une menace aussi inconvenante, Marceau se contente de sourire nerveusement et détourne la tête, regardant ses témoins, qui causent avec animation, et le maître d'armes, très calme, la pipe à la bouche, qui porte les fleurets dans un fourreau de serge verte.

Ils se mettent en route.

*
* *

Arrivés au bastion, les groupes se forment, les caporaux se déshabillent et prennent position.

On engage le fer.

Marceau, les nerfs calmés, surveille froidement son adversaire et attend.

Morsépius, aveuglé par la colère, confiant en sa grande supériorité à l'escrime, donne à fond, se fend plusieurs fois sans résultat, épuisant en quelques minutes son adresse, ses forces et ses feintes.

Peu à peu, son visage blémit. Il faiblit visiblement en face du sang-froid du Canadien.

Son front ruisselle, sa main devient incertaine, ses attaques molissent, ses parades sont flasques, et au moment où il se fend une dernière fois, Marceau pare, riposte enfin avec sûreté et lui perce le poumon droit.

L'Allemand crie : "Touché !" lache son arme et tombe.

On le relève, et le docteur, examinant sa blessure, la dit très grave.

Marceau, qu'une violente émotion bouleverse à l'instant, s'avance vers Morsépius, lui tendant la main.

Le blessé hésite, puis brusquement saisissant cette main, il la serre avec force, disant d'une voix triste :

— C'est dommage que le coup ne soit pas mortel, j'aurais été expédié à l'instant, et tu m'aurais rendu là un fier service.

Il se tait et reste silencieux pendant tout le trajet du retour, péniblement soutenu par deux camarades.

*
* *

Il traîna longtemps à l'hôpital et deux fois par semaine Marceau allait le voir.

Peu communicatif au début, le blessé se laissait aller peu à peu à une certaine cordialité, tenant affectueusement la main du visiteur, lui parlant de son état avec une légèreté voulue d'où toute amertume était exclue.



Il prit bientôt un vif plaisir à ces visites et, un jour que Marceau était retenu à la caserne pour le service, il fut tout attristé.

Son état empirait et le médecin annonça un soir qu'il en avait pour peu de temps.

Le moment fatal était proche.

Marceau, qu'une cruelle émotion étreint, est au chevet du mourant lui tenant la main.

— Je serai mort dans quelques heures, dit Morsépius d'une voix faible, le docteur vient de me le dire. D'ailleurs, je le savais. Mais ne t'attriste pas, car tu m'as rendu un grand service. Garde pour toi ce que je vais t'apprendre.

Puis après un long silence :

— Je suis le fils du général bavarois X.... J'étais lieutenant d'état-major.... Le jeu m'a conduit ici.... Déshonoré, destitué, chassé, il m'a fallu fuir mon pays, ma famille.... Tu vois que je suis heureux de mourir.... Encore une fois, n'aie aucun regret...., adieu...., adieu.

Il se tut et de grosses larmes coulaient des yeux de son ami.

Longtemps, longtemps ils restèrent ainsi la main dans la main, et, quand l'infirmier de visite fit sa ronde, Marceau pleurait toujours et le Bavarois était mort....

UN ANCIEN LÉGIONNAIRE.

NOTRE LANGUE

Notre langue naquit aux lèvres des Gaulois,
Ses mots sont caressants, ses règles sont sévères,
Et, faite pour chanter les plus nobles exploits,
Elle a puisé son souffle aux refrains des trouvères.

Elle a le charme exquis du timbre des Latins,
Le séduisant brio du parler des Hellènes,
Le chaud rayonnement des émaux florentins,
Le diphane et frais poli des porcelaines.

Elle a les sons moelleux du luth éolien,
Le doux babil du vent dans les blés et les seigles,
La clarté de l'azur, l'éclair olympien,
Les soupirs du ramier, l'envergure des aigles

Elle chante partout pour louer Jéhova,
Et, dissipant la nuit où l'erreur se dérobe,
Elle est la messagère immortelle qui va
Porter de la lumière aux limites du globe.

La première elle dit le nom de l'Éternel,
Sous les bois Canadiens noyés dans le mystère ;
La première, elle fit monter vers notre Ciel
Les hymnes de l'amour, les cris de la prière.

La première, elle fit tout à coup frissonner
Du grand Meschacébé la forêt infinie,
Et l'arbre du rivage a paru s'incliner
En entendant vibrer cette langue bénie.

Verbe ailé sous lequel le despote est muet,
Elle transforme en dieu le poète qui tonne,
Dans un vol surhumain emporte Bossuet,
Et fait Thiers ou Guizot l'égal de Suétone.

Langue de feu qui luit comme un divin flambeau,
Elle éclaire les arts et guide la science ;
Elle jette, en servant le vrai, le bien, le beau,
A l'horizon du siècle une lueur immense.

Un jour, d'après marins, vénérés parmi nous,
L'apportèrent du sol des menhirs et des landes,
Et nos mères nous ont bercés sur leurs genoux
Au vieux refrains dolents des ballades normandes.

Nous avons conservé l'idiome légué
Par ces héros quittant pour nos bois leurs falaises,
Et, bien que par moments on le crût subjugué,
Il est encor vainqueur sous les couleurs anglaises.

Souvent nos ennemis ont voulu nous ravir,
Dans les jours du passé, ce superbe héritage,
Et chaque fois, vaincus qu'un ne peut asservir,
Nous avons opposé le dédain à l'outrage.

Mais nul n'osera plus désormais opprimer
Ce langage aujourd'hui si ferme et si vivace,
Et les persécuteurs n'ont pu le supprimer,
Parce qu'il doit durer autant que notre race.

Essayer d'arrêter son élan, c'est vouloir
Empêcher les bourgeons et les roses d'éclorre ;
Tenter d'anéantir son charme et son pouvoir,
C'est rêver d'abolir les rayons de l'aurore.

Rayonne donc toujours sous le regard de Dieu,
O langue des anciens ! Combats et civilise,
Et sois toujours pour nous la colonne de feu
Qui guidait les Hébreux vers la Terre promise !

W. CHAPMAN.

Québec, juillet, 1895.



M. W. CHAPMAN.

CHANTS ET PLAINTES DU MATELOT

L'école des mousses de Brest. — Yann Nibor. — Ballades et plaintes du golfe Saint-Laurent. — Notre-Dame et notre femme. — Regrets et vœux. — Chantons l'amour de la maison.

Québec et Montréal ont connu, en 1879, mon ami Drouin. Il était alors lieutenant de vaisseau à bord de la *Galissonnière*. Cet officier de choix du regretté vice-amiral Peyron, est devenu depuis capitaine de vaisseau. Il commande, en ce moment à Brest, l'école des mousses et des apprentis marins. Ils sont là 850 enfants de 15 à 17 ans, embarqués à bord de la *Bretagne*. Ils se forment à la maistrance française sous l'œil ferme mais paternel de ce brave et excellent officier supérieur.

Dernièrement, devant un auditoire d'élite réuni à l'occasion de la distribution des prix offerts à cette pépinière de la marine française, auditoire présidé par un vice-amiral de France, Drouin résumait ainsi sa mission :

— “Cet intérêt, amiral, mesdames et messieurs, que vous voulez bien porter à l'école des apprentis marins et des mousses, est mérité par mes élèves. Depuis six mois que je suis à sa tête j'ai pu constater, par l'excellent esprit qui y règne, que tous ceux qui en font partie sont en mesure de remplacer ces excellents officiers-mariniers que nous avons le bonheur de posséder et dont beaucoup ont leurs fils parmi nous.

“En ce qui me concerne, la tâche est facile, avec le concours éclairé et dévoué de ceux qui m'entourent et les excellentes traditions laissées par mes prédécesseurs.

“Officiers, professeurs, maîtres, instructeurs, tous sont à la hauteur de leur mission.

“Le capitaine de frégate, le commandant Vallée, n'est pas seulement un second hors ligne, auquel la tenue du bâtiment fait honneur, c'est encore un homme de cœur ferme et bienveillant, qui sait faire aimer leur métier à ces enfants, à ces jeunes gens, tout en leur incul-

quant les sentiments de devoir et de discipline. Par sa compétence, le médecin principal des Déserts a su éloigner la maladie d'une agglomération aussi considérable, dans un milieu aussi restreint.

“ Enfin notre digne aumônier, l'abbé Benoit, par son caractère élevé et son dévouement de chaque jour, a su acquérir une influence légitime sur tous. Il est un des plus précieux auxiliaires de l'autorité, en développant chez nos enfants les sentiments de devoir et d'honneur.

“ A tous j'exprime ma gratitude en leur adressant mes remerciements.

“ Quant à vous, mes chers enfants, je puis vous donner ce titre, car j'ai toujours été pour vous un père en même temps qu'un chef militaire, j'ai peu de choses à vous dire.

“ J'ai toujours été parfaitement satisfait de votre bonne volonté, de votre bon esprit.

“ Conservez précieusement les principes qui vous sont donnés ici et imitez ceux qui vous initient dans le dur métier de marin. Vous ne sauriez choisir un meilleur exemple.

“ Si je ne craignais de blesser la modestie d'hommes tels que Tanguy, votre chef de timonerie, Saint-Arroman, votre maître de manœuvre, Guédès, Cayeneuve, Le Da, Herbrat, Kerrun, Nédelec et tant d'autres sous-instructeurs, je vous dirais les nombreux actes de dévouement qu'ils ont accomplis au péril de leur vie. Mais ce serait trop long et j'en oublierais !

“ Les plus travailleurs d'entre vous vont recevoir la récompense immédiate de leur peine, mais tous vous pouvez vous assurer une carrière, récompense encore plus belle.

“ Vous pouvez devenir maîtres, adjudants principaux, voire même officiers ! L'école en a déjà fourni et ce ne sont pas les plus mauvais !

“ En rentrant de permission, vous embarquerez sur un nouveau vaisseau qui s'appellera *Bretagne*. Puisque tous ou à peu près vous êtes Bretons, vous vous sentirez donc encore plus chez vous.

“ A coté des nobles devises que vous avez eues déjà sous les yeux, vous en trouverez une non moins belle, celle de la pensée bretonne :

— *Potius mori quam faedari !*

— Plutôt mourir que faillir !

“ Si je pouvais réussir à la graver plus profondément dans vos cœurs que sur le fronton de dunette, j'aurais la certitude d'avoir formé pour la marine et pour le pays des serviteurs d'élite.

“ Et si jamais la patrie avait besoin de vous, comme de vos pères en 1870, vous sauriez la défendre et faire respecter son drapeau, en vous ralliant toujours et quand même au cri de : Vive la république ! Vive la France !”

Voilà ce que disait mon ami Drouin. Le correspondant militaire du *Temps*, s'exprimait à son tour, en ces termes sur cette pépinière de la marine française :

“ En dehors des élèves venus de la vie civile, de nombreux mousses de la *Bretagne* sont dressés au métier de chauffeurs et de conducteurs de machines, ce ne sont pas les moins bons, car ils ont déjà reçu sur le vaisseau-école une éducation militaire des plus sérieuses. L'école des mécaniciens est du reste dirigée comme un navire ; sauf les sous-officiers, tous les élèves couchent dans des hamacs et la vie est semblable à celle du bord. Les heures d'étude tranchent seules dans cette existence active.

“ Les mousses qui alimentent en partie les élèves mécaniciens ont déjà reçu sur la *Bretagne* ou sur son prédécesseur l'*Austerlitz* une instruction qui leur rend facile l'apprentissage. Habités à la vie du bord, dressés à une discipline sévère, ils sont un élément précieux par l'exemple pour les recrues venues de l'intérieur et jusque-là ignorantes de la vie maritime.

“ La *Bretagne*, aujourd'hui sorte d'amphithéâtre flottant, eut un moment de gloire sous le nom de *Fontenoy*. Sa carrière active est bien finie ; elle ne quittera la rade que pour être livrée aux démolisseurs. Mais le vieux navire de haut bord a grande mine encore, vu de loin, malgré l'exhaussement de sa muraille. Ses lignes alternativement noires et blanches, sa haute mâture et ses agrès se profilant sur le ciel rendent à ce coin de la rade où est déjà ancré le *Borda* un peu de l'aspect que Brest dut avoir jadis. Sur la *Bretagne*, on a fait la part plus grande à l'instruction des marins, tandis que le bordachien étudie, le mousse s'exerce davantage à courir par la mâture, à faire le service du bord, à conduire des embarcations.

“ Les voici tous maintenant, grim pant comme une légion de chats par les haubans pour aller établir les voiles ou prendre des ris ; ils montent, ils descendent, ils marchent sur les vergues avec la sûreté de vieux loups de mer, mais avec l'agilité en plus. Au-dessous d'eux un grand filet est destiné à recevoir les maladroits qui se laisseraient choir. A peine sont-ils descendus que clairons et tambours les appellent à l'école du soldat ; sur l'étroit espace offert par le pont, ils vont, de tribord à babord, faire l'exercice du fusil. Pendant qu'une partie manœuvre ainsi, une autre s'exerce à conduire des embarcations ou montée sur les bricks annexes, se livre en rade à toutes les manœuvres de direction d'un navire. Aussi ne trouve-t-on pas sur la *Bretagne* l'animation qu'on s'attendrait à rencontrer à bord d'un vaisseau qui possède 800 mousses et 254 hommes d'équipage. On circule très aisément dans les batteries d'une exquise propreté, où des groupes d'en-

fants au repos causent avec le calme et la gravité de vieux marins, ou attendent patiemment leur tour de boire aux robinets d'eau stérilisée. La partie la plus vivante est encore la section réservée à l'équipage et aux maîtres ; sur cet étroit espace c'est la vie à bord d'un cuirassé ; on a choisi des marins dignes de ce nom, passionnés pour la mer, adorant par-dessus tout la voile.

“ A une telle école, les mousses prennent une affection profonde pour la mer. Selon les goûts de chacun, ils s'orientent déjà vers une spécialité : tel sera fourrier, tel autre torpilleur, ou voilier, ou mécanicien, ou fusilier, et sera dressé en conséquence. A ce point de vue la *Bretagne* voit des innovations heureuses sur le dressage des mousses d'autrefois ; on s'efforce davantage d'éveiller leur intelligence. Les coups sont interdits, les punitions n'ont plus rien de barbare, ce qui n'empêche pas la discipline d'être sévère ; j'ai vu à la prison, occupés à polir une rampe d'escalier, deux mousses dont l'un avait répondu insolamment au quartier-maître et l'autre avait commis le crime de se faire coiffer à la Capoul dans une sortie. Mais cette claustration et ce travail surveillé sont les peines les plus fortes ; les fers ne sont octroyés qu'aux novices, déjà des matelots.

“ Le résultat est visible ; ces gamins et ces adolescents de la *Bretagne* ont une mine florissante et une gaieté qui fait plaisir à voir. Leur intelligence est cultivée ; non seulement on leur donne une éducation primaire complète, mais on étudie même les arts d'agrément. Les mousses ont leur musique à bord ; une compagnie de fifres a été organisée parmi eux et, soit aux heures de répétition, soit pendant les récréations, elle apporte un nouvel élément de gaieté. Il y a loin de cette éducation paternelle et douce aux coups de garcettes qui firent le fonds et le tréfonds de l'enseignement dans la vieille marine.

“ La *Bretagne* nous prépare donc, tant par les mousses que par les élèves du cours normal destiné à former les instituteurs à bord des navires en escadre ou en station, une génération d'officiers mariniers supérieure encore à celle de nos jours, qui est cependant la force réelle de notre marine.”

*
* *

Viv' le bon p'tit mouss' — Mathurin,
Qu'est chef d'hune du gabier d'élite
C'est un p'tit limier qui s'plum' vite
Et qu'a pas la frouss' devant l'grain.

On l'verra, sans doute, en escadre,
Un jour, parmi les timonniers,
Et, à vingt ans, rentrer dans le cadre
Des vieux officiers mariniers.

Il aura, pour sûr, l'épaulette
 A vingt-cinq ans, s'il fait son ch'min ;
 Et s'ra d'ceux qui port'nt l'aiguillette
 S'il réussit son examen.

Dans quarante ans, s'il a d'la chance,
 L' pass'ra cap'tain' de vaisseau,
 Et s'i' d'vient amiral, moi j'pense
 Qu'on l'appell'ra l'père du mat'lot.

Ainsi chante Yann Nibor, dans ses "Chansons et récits de la mer." Yann sort de l'école dirigée aujourd'hui par Drouin, de cette école où il a eu comme camarades trois lieutenants de vaisseau, MM. LeCoroller, Goalard, Desens. Il leur a dédié cette chanson des mousses.

"Yann Nibor est grand, il a les cheveux en brosse ; sa tête de Breton, aux angles simples, a dû être taillée en plein bois de chêne en trois coups de hache ; la bouche fendue par le même procédé, se relève sur un des côtés où elle laisse voir des dents, un peu écartées, de chien de mer. Au coin, une fossette souriante à peine visible indique la bonne humeur maligne, sans aucune méchanceté. Yann a évidemment l'énergie et la sincérité d'un coup de poing."

Nibor, toujours marin, a chaviré son nom. A l'école des mousses il s'appelait Albert Robin. Il est aujourd'hui l'homme populaire de la flotte et ses anciens camarades, quand ils ont su que son livre de chansons venait d'être couronné par l'Académie française, ont inscrit ce jour là comme un des jours fastes de l'école des mousses.

Invité par mon vieil ami Drouin, Nibor fut acclamé sur la *Bretagne*.

— "J'estime que l'audition de vos poèmes et chants de la mer a fait un bien immense aux apprentis marins et aux mousses, nos futurs officiers marinières, en exaltant chez eux, tout en les précisant, les sentiments qui y sont déjà en germe : dévouement, abnégation, mépris du danger.

"Je suis heureux de les entendre fredonner déjà ces chants, qui disent l'histoire de leurs pères, laquelle sera aussi la leur. Ils ont reconnu en vous, un camarade, un ami, un frère et ils comprennent cette langue si vraie et si poétique même dans ses rudesses.

"Vous avez bien dû le sentir, quand ils vous acclamaient dans l'amphithéâtre du bord. J'ai été profondément ému, en vous entendant et j'ai pu constater qu'il en était de même pour tous les officiers."

Il semblait de plus, a chacun des élèves qu'il avait sa part dans le triomphe mérité de leur grand ancien, de ce petit fils de marin, entré au service à l'âge de 13 ans et qui pendant dix ans a frédonné à bord :

Flotte o drapeau, pendant tout l'jour !
Loin d'not' cher' patri', claque et bouge !
Morceau d'étamin', bleu, blanc, rouge,
Qu' nous r'luquons tous avec amour.

A quelque temps de là, Nibor chantera ainsi ces mots : "Honneur et Patrie" qui se trouvent à l'arrière de tous les navires de guerre de France.

La Patrie, amis ! la Patrie
Rud's mat'lots, et jeun's mousaillons !
C'est l'sol qu'avec idolâtrie,
Parc' qu'il vous vit naît', nous foulons.

C'est la femm', la mère, la grand'mère
Les p'tiots qui nous attend'nt là-bas,
La vieille église et l'vieux cim'tière
Où pus d'un d'nous n'moisira pas.

C'est un gros bourg, c'est un' montagne,
C'est Paris pour toi, mon p'tit blond,
Pour les bretons, c'est la Bretagne,
Et pour les toulonnais, Toulon.

Mais l'orsqu'arriv' l'heur' de la guerre
Tout's les p'tit' patri's devienn'nt sœurs,
Pour sout'nir la France — Patri' mère, —
Avec tout c'qu'elles ont d' défenseurs.

As-tu compris p'tit camarade,
Ces mots superb' en bell's lett's d'or,
Que vos grands cuirasses d'la rade
Ont tous à l'arrièr' comm' décor ?

J'vois, su' ta p'tit' face attendrie,
Un' bonn' gross' larm' qui te monte du cœur....
Lais'-là couler pour la Patrie !
Car c'est une larm' qui t'fait honneur.

Et quand il nous parle de nouveau du drapeau, n'est-ce pas lui qui chante ?

Est c' drôle que d'avant trois morceaux de soie,
Cousus ensembl', qui flott'nt au vent,
On pleur' bien qu'on ait l'cœur en joie !
C'est comme à bord, quand l'pavillon
Descend ou mont' lest'ment derrière,

Je me sens sous la couenne un frison
Qui me donn' l'envie d'partir en guerre !
Et là d'dans, c'qui m'fait l'pus plaisir
C'est qu'chaque homme éprouv' la mêm' chose
Qui tout au fond d'lui vient l'saisir,
Sans qu' par vantardise il en cause.

.....
A qui qu'a inventé l'drapeau
Qui nous empêch' de craindr' c'qui tue,
S'il m'arrivait d'gagner l'gros lot,
J'voudrais lui payer un' statue !

Dernièrement un membre de l'Académie française, M. Jules Claretie, écrivait :

« J'ai le livret du matelot Albert Robin, pauvre livret parcheminé sous son cartonnage à demi usé, avec le numéro matricule repassé à l'encre, j'ai aussi son dernier livre *Nos Matelots* ; je ne sais lequel des deux m'émeut davantage : le livre illustré, bien imprimé dans sa couverture, avec la préface de l'académicien en vedette, ou le vieux livret taché par l'eau de mer et portant le numéro 33,720, — tout un rêve de poète d'un côté, toute une existence de brave garçon de l'autre. Ici, des refrains qui disent les *lamentos* du marin en mer ; là, des feuillets où les mois de labeur sont calculés, où l'espèce de compte de ménage du matelot est fait chaque jour, avec les dates des délivrances des chemises de toile, des pantalons de fatigue, des bonnets de travaux, des cravates en laine noire, des collets de chemises, les grands collets bleus qui se marient si bien, dans les paysages bretons aux coiffes blanches des belles filles ! Et le livret du marin m'attendrit autant, plus peut-être, que le livre du poète, cet humble livret pareil à ceux que reçoivent les mères avec de vieilles hardes, quelques sous ou quelques médailles, lorsque leur fils est *péri en mer* ou tué à l'ennemi.

“ Mais, après tout, le livre et le livret se complètent l'un l'autre. *Ceci a fait cela.* C'est des souvenirs et des sensations du marin Robin que sont nées les plaintes de Yann Nibor. Et c'est parce que le poète des matelots, le camarade des *mathurins* et des *marsouins*, a vécu de leur vie songeuse et crâne, qu'on sent que les larmes qu'il leur donne ne sont pas des pleurs de comédien, mais les larmes chaudes d'un homme.”

Pierre Loti, un académicien encore celui-là — et, de plus, un marin, — a défini d'un trait le genre de Yann Nibor :

“ Il fait couler des larmes saines et fait pleurer les plus forts... Elles sentent bon ces chansons, elles sentent le sel, le goudron, le vent du large,..., elles sont faites pour les matelots, pour ces grands rêveurs, inconscients poètes sans voix.”

N'est-ce pas pour eux que Bjoraison a écrit ces mots :

“ La mer console quand on la voit ; elle attriste quand on y pense.”

Jugez-en plutôt par vous-même. Nous sommes sur les bancs de Terre-neuve. Yann Nibor nous dit :

Où qu'est qu'il est Pierr' Bourhis ?
Où qu'est qu'il est Jean Pascouette ?
Qui pêchaient dans leurs doris
Un mill' sous l'vent d'not goëlette ?
Les pauv's chiens ont, à leur tour,
Trinqué à même la grand' *asse,
Allons, mes vieux, viv' l'amour !
En attendant qu'on y passe !

Ah ! c'jour-là — j'm'en souviens' cor,
Comm' si ça datait d'la veille —
Vers trois heur' il's quittaient l'bord,
Tandis qu'moi j'tais su' l'pont d'veille
Tous l'saut's pionçaient tranquillement
Y compris not' vieux capitaine
Lorsqu'est v'nu c'maudit coup d'vent
Qu'a décliné not' poulaine.

C'est vers les six heures du soir
 Qu'est arrivé, j'm'en rappelle ;
 L'temps couvert est dev'nu noir,
 Noir comm un' nuit sans chandelle,
 Quand tous deux sont disparus
 Derrière la mer démontée,
 Et j'les avons attendus
 Ben vain'ment, tout' la nuitée.

Ah ! cett' nuit-là, j'vous promets
 Qu' j'avions pas l'cœur à la fête,
 Chacun d'nous disait : " Jamais
 Il's n'réchapp'ront d'cett' tempête."
 Et, lorsqu'a la point' du jour,
 J'grimpi seul, dans la mâture,
 Si c'cœur battait, c'tait pas pour
 Ma chouett' petit' créature.

Avec la longu' vu' du bord,
 Su' l'enfléchur' la pus haute
 De nos haubans d'bord
 Je r'luquais l'large et la côte,
 Quand le cap'tain' me cri' : " Mon gros,
 Vois-tu Bourchis et Tascouette ? "
 — Non.

— Alors, c'est deux mat'lots
 D'moins pour ram'ner not' goëlette.

C'matin-là, t'en souviens-tu
 Vieux frèr' c'tait l'premier septembre,
 Le cap'tain' est d'suit descendu
 Tout flageolent dans sa chambre ?
 Il a pris l'journal du bord,
 Et en têt' d'un' pag' tout' blanche
 A porté chacun d'eux morts
 En s'briquant l'œil de la manche.

Y-a-t-il rien de plus navrant et de plus touchant que ce récit simple qui se termine par l'inscription au journal du bord faite par le vieux capitaine. Il enregistre les noms de ses disparus, tout en essuyant avec la manche de sa vareuse, une larme qui glisse sur sa joue tannée par le hâle de la mer ? Ah ! voilà le portrait pris sur le vif du marin rude, discipliné, mais pétri de cœur, d'affection pour son bord. Et ils sont tous comme cela !

Oh ! ceux qui forment partie des pêcheries de haute mer, en Islande et à Terre-Neuve, font rude métier. Le fils de l'amiral de Cuverville nous en dira des nouvelles :

“ Là-bas, il faut vivre sur la dure et dans les privations, sans autre abri que l'intérieur enfumé des goëlettes... Il faut y supporter les rudes tempêtes et la maladie, rester courbés des mois entiers sur les lignes qui déchirent et pourrissent les doigts, n'avoir d'autre contact que celui des *embuons* glacés qui usent et déciment lentement : aussi, faute de remèdes physiques pour guérir les fièvres, comme faute de soutien moral pour compenser l'abandon, l'esprit se détériore comme le corps.

“ Jamais on ne leur porte une bonne parole à ces exilés d'Islande et de Terre-Neuve, jamais une voix amie ne les reconforte en les soustrayant à la dépravation. C'est la cause du mal. Aux heures difficiles, au moment des dangers moraux ou physiques, on oublie rarement ce qui relève. Puis, sous le froid glacial, les morts sont fréquentes, les naufrages aussi.

“ On ne connaît pas la souffrance de mourir seul sans une main amie... elle est affreuse, car si on oublie les croyances durant la vie, elles reviennent devant la tombe comme autrefois au berceau. J'ai vu bien des agonies, j'ai vu des pauvres figures de marins disparaître près de moi, dans l'Océan, et tous dans leur dernier appel y mêlaient celui de Dieu. Tous ces pêcheurs ont la foi... ”

“ Nuls mieux qu'eux n'endurent les tortures de l'absence ; nuls mieux qu'eux ne connaissent les douleurs des agonies lointaines. Oh ! pensez à eux, priez pour eux, quand le vent viendra secouer vos vitres, écho de la rafale apporté par le contre-coup du large. Pensez aux malheureux de la mer.”

Ecoutez dans la “ boîte de Chine. ” Un petit mousse est en partance pour les pays lointains :

— Adieu, mon p'tit gas, vas j'sen ben chagrine
De t'voir t'en aller au Tonkin, là-bas ;
Z'sen ben vieille à c't'heure et j'courbe l'échine,
Tu n'me r'trouveras pus, quand tu t'en reviendras.

— Ai pas peur, grand' mèr', t'as encor' bonne mine,
Ton coffre est solid' pus qu'ceux des bazars,
J'tapporterai d'là bas, un' bell' boîte de Chine
Avec un' douzain' de jolis foulards.

Et la grand'mère lui répond qu'elle est trop vieillotte pour se faire si belle. C'était bon il y a trente ans ; mais aujourd'hui elle est à la veille de dormir à côté de la mère du mousse, dans le petit coin du cimetière de la paroisse.

L'autre, le mousse lui répond : Tout cela est vrai ; j'ai connu ces gens là ; j'ai mené un peu leur vie et j'ai été mêlé à leurs joies comme à leurs douleurs, tout comme Yann Nibor.

Ecoutez maintenant notre matelot :

—Comme un vieux turco, j'vas m'battre à la guerre,
Et quand j's'rai de r'tour d'chez le Tonquinois,
Avec mes cent francs d'médaille' militaire,
J'épouserai, si j'veux, la fille d'un bourgeois.

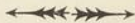
Alors la grand'mère est convaincue : elle le voit décoré, mais avant de le laisser partir elle tient à lui donner un ruban qui est encore au-dessus de toutes les décorations de la terre.

—Avant que d'partir, p'tit gas, pour me plaire,
Pac'que j'devin' bien qu' tu t'ogneras sans peur,
Lais' moi t'mettre au cou mon vieux scapulaire .
Not' curé dit qu'ça porte bonheur.

Et voila le mousse embarqué à bord du *Ving Long*, en route pour le Tonquin.

FAUCHER DE SAINT-AURICE.

(A suivre.)



SOUVENIRS DE L'ECOLE MILITAIRE

L'ARRIVÉE.



BRUAT dormait de ce sommeil voluptueux auquel donnent droit quinze jours de route dans le désert. Marcher depuis le matin, à la nuit, jusqu'au soir, à la nuit, tel était le bilan de la dernière excursion.

Deux heures du matin sonnaient, quand une main agitée vint bruyamment secouer sa tente :

— Vous partez demain pour Saint-Maixent, lui dit le sergent chargé du poste de télégraphie optique ; je viens de recevoir la dépêche du général.

A cette foudroyante nouvelle. Bruat rengaine à l'instant son sommeil. Renversant sa tente, il se précipite dans les bras du sergent qu'il embrasse à l'étouffer, et, courant comme un fou à travers piquets et cordages, il arrive au logis d'un camarade pour lui annoncer qu'il partait également.

Ivres de joie, ils volent tous deux chez le mercanti, qu'ils arrachent de sa *turne*, pour leur servir de son affreux rhum, dans lequel ils noient leur mutuel bonheur. Hélas ! dans le désert, c'était le seul liquide possible pour sceller leur joie.

*
* *

Jusqu'au matin, qui n'arrivait jamais, ils s'occupent du départ, jetant de côté, pêle-mêle, leurs frusques de campagne, qu'ils quittaient non sans quelque regret ; au jour, ils étaient prêts, parés pour la route.

*
* *

Mollement étendus tous deux sur une immense charrette de convoi, ils charmaient les longues heures de trajet en dissertant sur leur gloire future, sur leur chance, sur le bonheur d'abandonner cette satanée plaine où ils avaient tant souffert.

Quelques paroles de regret venaient bien par ci par là jeter une note sombre sur cette belle perspective, car on ne quitte pas impunément de bons camarades, qui ont partagé nos misères, nos ennuis. Mais bientôt l'égoïsme, le "chacun pour soi," reprenait le dessus, et, au fur et à mesure qu'ils approchaient du but de leurs étapes, les regrets s'obscurcissaient peu à peu dans la brume lointaine des souvenirs.

*
* *

Ils étaient tout au bonheur de la nouvelle vie qui allait s'ouvrir pour eux. Ils l'auraient enfin, ce brillant galon tant désiré, pour lequel ils pivotaient depuis de si longues années. Ils pensaient bien un peu aux fatigues que leur causeraient les quelques mois d'école. Mais qu'était-ce, cela, pour des hommes certains de leur nomination !

A ce moment, ils comprenaient les plus grands sacrifices, car la certitude d'être nommés officiers leur aurait fait faire les actes les plus héroïques. Il n'y a jamais eu dans la vie d'un homme de plus beau moment que celui où il apprend qu'il va être fait officier. Ils avaient, tous deux, pendant les longues étapes du retour, le cœur tellement secoué par cette belle pensée, l'âme si profondément ravie, le corps si léger, qu'ils se surprenaient à s'examiner mutuellement pour voir s'il ne leur poussait pas des ailes.

*
* *

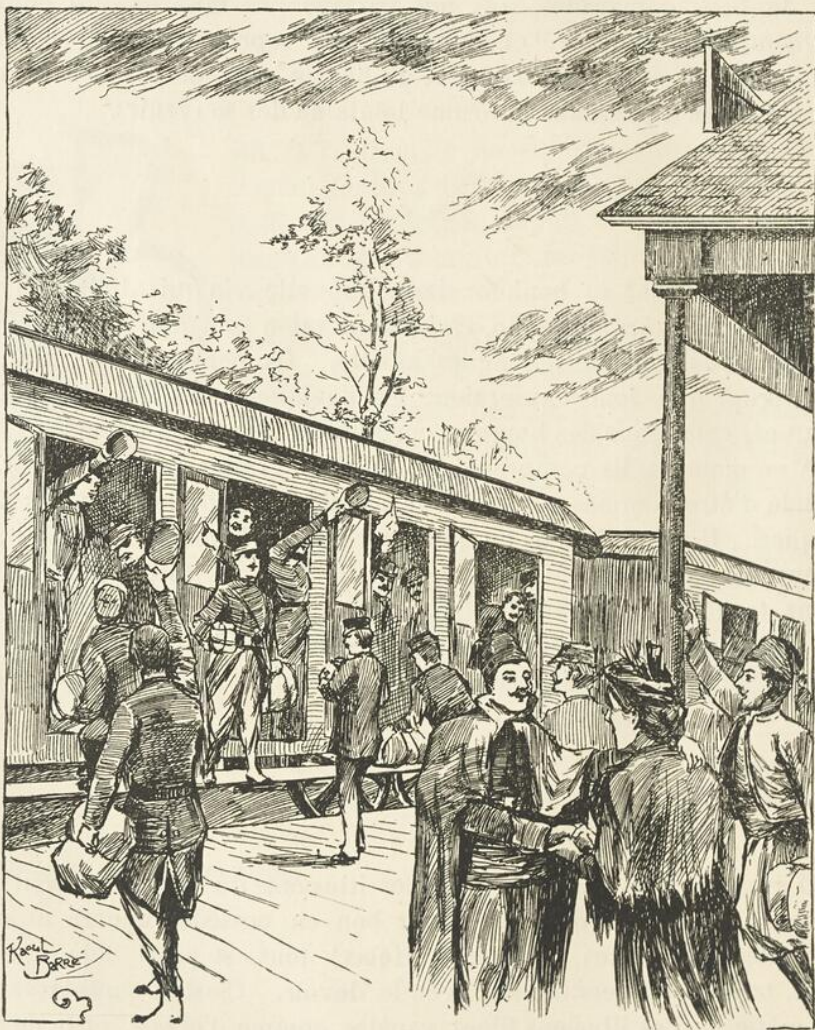
O grandes joies du succès ! belles illusions du passé ! où sont vos fraîcheurs d'antan ! Comme il ferait bon en posséder encore aujourd'hui quelques minces parcelles ! Hélas ! tout est parti déjà, et nous restons, tristes et désenchantés, avec le devoir. C'est la consolation de notre métier. Les illusions filent, rapides comme l'éclair, et le devoir reste toujours. Cela nous suffit !

A la cinquième étape, ils trouvent le chemin de fer, et le trajet commence à leur sembler moins long. A chaque station, arrivent

des camarades, des candidats heureux que les colonnes voisines dirigent également sur Saint-Maixent. Ce ne sont qu'embrassades, étreintes, compliments mutuels, réceptions bruyantes jusqu'au port d'embarquement.

Ils passent vingt-quatre heures dans une grande ville du littoral, et le lendemain, ils voguent vers les rives de France.

La mer est d'huile pendant la traversée. La monotonie n'est pas même brisée par le mal de mer, et, en mettant le pied sur les quais de Marseille, ils peuvent se vanter d'avoir gardé et utilisé loyalement tous leurs repas.



Et puis, les voilà encore en chemin de fer. A chaque gare principale, des ouragans de jeunes gens heureux s'engouffrent dans les wagons, y jetant de nouveaux éléments de cris, de chansons, de gaité.

En approchant de Saint-Maixent, la joie se fait plus modeste, les visages s'assombrissent un peu, la dignité reprend ses droits. Diable ! ouvrons l'œil, on pourrait rencontrer quelques-uns de nos futurs chefs. Et l'on nous a appris qu'ils ne badinent pas, là-bas, à l'École.

Enfin, le train s'arrête, et Saint-Maixent, en grosses lettres, flamboie sur le frontispice de la gare.

Les regards, inquiets, se promènent sur les quais partout ; mais pas un uniforme, ils étaient seuls, personne pour les recevoir.

Et ils reprennent de suite la gaité.

*
* *

Quelques minutes après, une centaine de gaillards alertes, portant chacun une valise, une sacoche, un baluchon quelconque, descendent allègrement l'avenue qui conduit à leur futur domaine. On admire la Sèvre Niortaise, le pont qui la traverse. On fait des conjectures sans fin sur les édifices de la ville.

— C'est ce grand bâtiment sombre, là-bas, qui est l'École.

— Non, reprend un autre, je crois que c'est plutôt celui-ci !

— Qu'est-ce que cela peut bien nous faire ? crie un sceptique.

Et ils continuent leur chemin.

L'avenue de la gare débouche sur une immense place, au centre de laquelle s'élève la statue du colonel Denfert-Rochereau. A gauche, une longue allée, très large, bordée de chênes taillés régulièrement, rappelle un peu les avenues de Versailles.

En face, apparaît l'hôtel du *Lion-Blanc*. Instinctivement, ils marchent comme un seul homme vers le *Lion-Blanc*. Tout le personnel est sur pied. On les accueille avec une bordée de sourires très fins. De grandes tables, bien dressées, les invitent silencieusement à la bonne chère, et, en troupeau, comme des affamés, ils y vont d'un copieux dîner.



*
* *

Déjà, les conversations prenaient une allure intime : les connaissances s'étaient ébauchées pendant le repas, le choix des amis futurs

perçait dans le contentement général du dessert, quand, soudain, une figure de Méduse, une tête de Banquo apparaît et amène à l'instant le pôle Nord dans la salle du banquet. Le thermomètre de la gaité se congèle de suite, et le messenger de la discipline leur apprend, en quelques mots bien dits, qu'il leur faut entrer à l'École,

Finis de rire, voilà le tintoin qui va commencer.

L'hôtel se vide en un clin d'œil, et une longue file de futurs officiers, que guide le messenger fatal, se dirige vers le quartier.

*
* *

A la grille, quelques camarades pressés, déjà là depuis quelques jours, les dévisagent avec la supériorité d'hommes qui ont pris pied dans la place.

Et, ils défilent, silencieux, dans la cour, où ils attendent qu'on décide de leur sort.

Chez le trésorier, chacun reçoit son matricule, une serviette, un rond et un couvert.

Puis ils entrent aux dortoirs. Soixante lits, correctement alignés, leur apprennent qu'ils sont dans une chambre de troupe. Certains crochets leur disent que c'est une ancienne caserne de cavalerie, comme dans la cour, ils avaient vu que les bâtiments latéraux étaient des écuries. Dans les écuries, les études; dans les écuries, l'amphithéâtre; dans les écuries, les bureaux; dans les écuries, le réfectoire; dans les écuries, tout; les écuries *for ever*.

*
* *

Ah! vous, nos jeunes camarades! enfants gâtés de la fortune, vous êtes douillettement logés, choyés et dorlotés dans de magnifiques bâtiments! Nous, vos anciens, nous avons deux casernes, distantes de plusieurs centaines de mètres. C'était beau, le matin, le jour, le soir, à chaque instant, de voir passer au pas gymnastique, la malheureuse compagnie qui habitait les *Bénédictins*. Chaque élève portait sur le bras la tenue des divers exercices, la veste de gymnase, le pantalon de cheval, la tunique de sortie. Et ce qu'il y avait de mieux, c'était le pas gymnastique. Dix fois par jour, on voyait la 3ème compagnie faire 500 mètres au pas de course. Aussi, cette compagnie savait courir à la fin de l'année.

*
* *



Chacun, près de son lit, a mis son petit paquet sur la planche, et en avant la cigarette. Il faut bien fumer pour aider à la causerie.

Les connaissances, ébauchées à l'hôtel, s'affermissent de plus en plus. Des jeunes gens, très trapus, entament des dissertations émouvantes sur les péripéties des concours d'entrée. Les mots de *forti*, *mate*, *mini*, et autres technologismes incompréhensibles se heurtent dans l'air de la chambrée, voltigent des bouches inspirées.

Nous, pauvres hères d'Afrique, quelque peu parias de l'armée française comme instruction, nous faisons des yeux en zéros, sachant à peine ce dont il s'agit.

En France, on a toute latitude pour se préparer aux examens. Dans certains régiments, on exempte de service les sous-officiers proposés, les forçant à travailler leurs concours. En Afrique, on marche, on boit de la mauvaise eau, on mange quand on peut, et on est retoqué à l'admission.

* * *

Gay fumait sa grosse pipe, et semblait gémir intérieurement de sa nullité. Le malheureux avait une si vague idée de ce que *mate* voulait dire. Il se répétait, anxieux :

— Dans quelle prétaudière suis-je ? Ces gaillards-là sont trop forts pour moi. Jamais je ne pourrai sortir classé !

Et il fumait toujours sa pipe.

Soudain, un Banquo sinistre — c'était plein de Banquos dans cette Ecole — entre en tapinois dans le dortoir et s'écrie, rigide comme le règlement :

— On a fumé ici.

Comme l'éclair, les cigarettes et la grosse pipe s'évanouissent. Silence et consternation. Tous se sentent coupables, mais aucun n'ose l'avouer.

La grosse moustache rousse, qui appartenait au lieutenant rigide, s'avance de quelques pas, se hérissé de plusieurs poils et répète encore la formule fatale, scrutant les faces et les mains.

* * *

Les courages sombraient et un horizon de salle de police s'allumait peu à peu. Les cigarettes avaient cherché un refuge sous les lits, la fumée s'était un peu esquivée, mais la pipe de Gay restait.



Son propriétaire, bravant sa frayeur, s'avance avec dignité et s'avoue fautif. Une voix brève et sèche lui assure quatre jours de salle de police, et Gay recule dans les rangs, consterné.

L'officier s'éloigne, mais la gaité ne revient pas.

On se demandait tout bas si fumer était défendu. Personne n'en savait rien. Une avalanche de consolations s'abat sur Gay, et tous le remercient de son intervention sensée.

On allait se mettre au lit quand un : *Fixe !* retentissant ramène de nouveau la terreur. Le lieutenant s'était ravisé et revenait, croyait-on, faire une nouvelle enquête. Pas moyen de rire dans cette Ecole. S'adressant au possesseur des quatre jours de salle de police :

— Ne saviez-vous pas qu'il était défendu de fumer dans les dortoirs ?

— Non, mon lieutenant.

— Faites bien attention, je vais punir votre sergent pour ne pas vous l'avoir communiqué.

Soudainement inspiré, le condamné réplique :

— Mon lieutenant, le sergent a probablement communiqué aux élèves la défense dont vous parlez, mais j'étais absent à ce moment-là, et cette consigne m'était inconnue.

— Très bien, vous ne serez pas puni, mais que cela vous serve de leçon pour l'avenir.

*
* *

Il se retire, et un flot de joie inonde la chambrée. Sept élèves font des rétablissements sur la planche à pain, deux autres exécutent des tours de force sur les bahuts, un jeune homme aimable engendre des éclats de rire silencieux, avec grimaces inédites, pendant que tous les autres font de la voltige sur les lits.

Gay remercie intérieurement le lieutenant de sa bonté et... rallume sa pipe.

La consigne conserve toujours ses droits.

*
* *

Cet incident change le cours des conversations. On discute avec une certaine amertume, et bientôt, tous s'endorment contents.

Nous étions arrivés.

CH. DES ECORRES.



L'ÉTRANGER

(suite et fin)

13 juillet

J'ai revu le notaire et il m'a raconté son entrevue avec Edgar. Comme nous nous y attendions, il a cru difficilement le récit du vieillard qui lui expliqua de son mieux que trente années d'une vie modeste comme la sienne pouvaient aboutir à une épargne de cinq mille piastres ; que c'était là un des fréquents miracles de l'économie quotidienne. Il lui dit aussi avec une chaleur qui, paraît-il, toucha beaucoup mon ami, que l'attachement demi-séculaire qu'il nourrissait pour la famille Dufour, lui faisait un devoir de venir en aide au fils de celui qui lui avait dans des circonstances difficiles rendu les plus signalés services ; que d'ailleurs, il n'entendait pas se jeter imprudemment dans une spéculation risquée, et que tout en lui venant en aide, il plaçait avantageusement ses capitaux qui ne lui rapportaient presque rien. Bref il sut le convaincre, et lui assigna rendez-vous pour le lendemain, jour où le contrat devait être signé, car j'avais donné avis au notaire que l'argent serait à sa disposition ce jour-là. C'est donc demain que tout sera terminé excepté ce qui me tient le plus au cœur. J'aurai sauvé Edgar de la ruine, mais mon amour pour Yvonne n'en aura pas fait plus de progrès dans son cœur.

14 juillet.

Le contrat de prêt a été signé aujourd'hui, et le créancier de Montréal satisfait. Le notaire m'a remis le papier qui doit me protéger contre les réclamations de ses héritiers légaux, s'il vient à mourir avant que je sois rentré dans mes fonds. Il en fera d'ailleurs mention dans son testament. Le brave homme est comme moi tout joyeux d'avoir pu contribuer par un généreux mensonge à sortir Edgar d'un embarras

financier qui pouvait avoir des suites si fâcheuses. Oh ! quel plaisir on éprouve à accomplir une bonne action, surtout lorsqu'il ne s'y mêle aucune pensée intéressée ! Hélas, l'influence de ma mystérieuse intervention va s'arrêter là, car Edgar ne peut guérir de la maladie qui le



même. Le médecin de l'endroit a prononcé les terribles mots de phtisie galopante. Quoiqu'il ne se fasse pas illusion sur la gravité de son état, mon ami ignore encore qu'il n'a peut-être que quelques semaines à vivre. Yvonne que j'ai vue ce matin est désolée et l'espoir qu'elle nourrissait de la guérison de son frère semble avoir disparu.

Ce dernier est allé à Québec consulter un médecin de renom et nous l'attendons ce soir avec anxiété. Puisse-t-il nous revenir réconforté et gardant jusqu'à la fin une illusion fréquente chez les victimes de cette impitoyable maladie ! Il a aggravé ce mal, me dit Yvonne, en surveillant par un jour de pluie des travaux urgents qu'il lui importait de terminer le même soir. Il revint à la maison tout transi, car après la pluie un fort vent d'est, fréquent dans ces contrées boréales, s'était élevé et avait mordu sa chair toute mouillée par l'orage. Confiant dans sa constitution assez robuste, il ne se soigna point et laissa croître en lui sans le combattre le mal qui va l'emporter.

16 juillet.

Edgar est arrivé hier, plus pâle que jamais et portant sur sa figure l'arrêt redoutable du médecin. Yvonne et moi nous étions allés à sa rencontre. Il descendit du train, accompagné de Carl Max. Nous n'osâmes pas l'interroger, mais nous apprîmes par son compagnon de voyage qu'il n'y a plus d'espoir. Le pauvre ami ne fait que le soupçonner, le docteur lui ayant épargné l'angoisse d'une condamnation irrévocable. Le retour à la maison se fit dans un silence interrompu par des monosyllabes échangées à voix basse. Edgar, rendu à la maison, affecta pourtant d'être gai, mais cet effort l'énerva et il dut se coucher à l'heure où commencent les courtes veillées d'été. Alors Carl et moi, nous nous sommes retirés par respect pour le chagrin d'Yvonne. Dans la position où nous nous trouvons vis-à-vis l'un de l'autre, la conversation ne devait pas être longue, aussi nous n'échangeâmes que quelques mots de sympathie pour notre ami commun, et chacun se retira pour la nuit. Je dormis peu, et cette insomnie causée par les émotions de la journée se prolongea fort avant dans la nuit. L'aube naissante colorait déjà d'un reflet d'argent la vitre de mon étroite fenêtre lorsque le sommeil eut enfin raison de mon énervement. Ce matin, il était près de neuf heures, lorsque je descendis prendre mon déjeuner. Carl Max, plus matinal, était déjà rendu chez Edgar. Il veut sans doute précipiter les choses avant la disparition de ce dernier. Va-t-il faire enfin le sacrifice de ses croyances et mettre aux pieds d'Yvonne et son amour et sa foi ? Je le crains. Alors tomberait le dernier obstacle qui s'opposait à leur union. Il me faudra donc partir, désespéré de n'avoir pu conquérir Yvonne et n'ayant pour consolation que la bonne action que je viens d'accomplir, et dont Dieu seul me donne crédit. Une idée pourtant me révolte ; c'est que cet allemand qui est demeuré indifférent aux tortures de mon ami, et qui n'a pas eu la généreuse pensée de venir à son secours, va avoir pour le récompenser

de son indifférence égoïste la main d'Yvonne. Aucun de ces sentiments délicats qui nous poussent à une bonne action n'a fait battre son cœur à part l'amour égoïste qu'il éprouve pour elle. Et la pauvre enfant, éblouie, émue par le sacrifice qu'il va lui faire de ses convictions religieuses peut-être depuis longtemps chancelantes, et trompée aussi par son inexpérience sur le véritable sentiment qui l'attache à lui, se donnera en toute confiance, sans interroger plus intimement son cœur. Et moi, acteur sans énergie dans ce petit drame qui se joue ici, je serai témoin de leur bonheur!... Non, je partirai avant leur union, car je ne veux pas assister à son triomphe et veux m'épargner le douloureux spectacle de ma défaite.

19 juillet.

Je l'ai revue ce matin ; elle se rendait à l'église, distante de quelques arpents. — “Puis-je vous accompagner jusque-là ?” lui demandai-je. — “Oui, me dit-elle, à une condition, c'est que vous entrez avec moi dans le temple et que vous demanderez pardon à Dieu d'avoir écrit votre dernière poésie, et surtout de me l'avoir adressée.” — “Vous ai-je donc offensée, Yvonne, et faut-il que vous me teniez toujours rigueur pour tout ce que je fais ? Heureux Carl Max qui se laisse aimer sans aucun effort pour plaire !” — “Ne parlez pas ainsi, reprit-elle avec vivacité, car vous finiriez par être injuste envers lui comme envers moi. Vous êtes jaloux, je le vois, et vous m'en voulez de ne pas rompre avec votre rival, et de ne pas lui retirer la parole donnée. Il n'y a pas que la question d'amour entre nous ; il y a un devoir de conscience. Puisqu'il a rempli les conditions que je lui imposais en me sacrifiant ses convictions religieuses, je lui dois le sacrifice de ma personne. Sans doute, et je vous l'avoue en toute sincérité, mon fiancé ne représente pas l'idéal de mes rêves de jeune fille, mais son amour tranquille est peut-être en harmonie avec mes propres sentiments à son égard. Voilà que je parle trop et que je vous ouvre inconsidérément un coin de mon pauvre cœur. Heureusement, nous sommes au but de notre promenade, et vous allez entrer avec moi dans cette humble chapelle de village.” Je la suivis, subjugué par le charme qui se dégageait de sa personne, et, pour la première fois depuis bien des



années, j'entendis une messe basse de semaine. Yvonne avait opéré cette éphémère conversion. L'office terminé, et plus vif qu'elle à laisser le temple, je l'attendis sur le seuil et nous refîmes le même trajet ensemble. Je lui annonçai alors mon départ prochain et je remarquai que sa voix tremblait un peu lorsqu'elle me dit, en froissant nerveusement une feuille d'églantier cueillie le long de la route : "Jules, pour la première et dernière fois laissez-moi vous nommer ainsi, dans cette conversation sans témoin qui ne se renouvelera peut-être plus, je tiens à vous exprimer toute l'estime mêlée d'affection que j'éprouve pour vous. Je ne vous en dirai pas davantage, et vous comprendrez ma réserve lorsque, loin de ces lieux, vous serez plus calme, et que vous vous remémorerez les circonstances de votre séjour ici. Vous vous rappellerez que, lors de votre arrivée à V..., Carl Max me recherchait depuis longtemps, et vous conviendrez que la position qui vous est faite ne dépend ni de vous ni de moi. Je regrette de vous voir partir si triste, si abattu, je le regrette pour moi qui me suis fait une douce habitude de vous voir tous les jours, et pour mon pauvre frère que le départ de son meilleur ami va cruellement affliger." Nous étions rendus à la résidence d'Edgar, et je la quittai sans avoir la force de répliquer un mot.

25 juillet.

Edgar s'affaiblit toujours. Hier il m'a fait demander à son chevet. Il avait, m'a-t-il fait dire, une communication importante à me faire. Yvonne est venue elle-même me recevoir. Son air triste et résigné avait-il seulement pour cause l'état de plus en plus alarmant de son frère ou bien serait-ce la perspective de son union avec Carl Max qui ajouterait encore à la tristesse écrite sur sa figure ? Elle me fit passer dans la chambre de mon pauvre ami que je trouvais demi-couché sur son lit. J'étais à peine dans l'embrasure de la porte que ses yeux déjà un peu hagards se fixèrent sur moi comme s'il m'attendait avec impatience. Il me fit signe d'approcher et je pris place sur une chaise près de son lit. Sa main amaigrie saisit la mienne, et, dans une étreinte qu'il voulait encore vigoureuse et ferme, il me donna là une preuve d'affection plus touchante que ses loyales poignées de mains d'autrefois. Puis, d'une voix où se trahissait l'effort d'une volonté énergique : "J'ai à vous parler," dit-il. "L'amitié que je vous porte m'oblige aux confidences que je vais vous faire. Je ne veux pas, d'ailleurs, qu'après ma mort vous puissiez suspecter mes intentions. Je veux que l'affection que vous m'avez témoignée, vous me la continuiez au-delà de la tombe et que rien ne puisse vous faire soupçonner que j'ai

agi envers vous autrement que je ne le devais. L'aveu que vous m'avez fait de votre amour pour ma sœur m'a beaucoup occupé l'esprit. J'ai pu vous paraître un peu indifférent, et j'aurais peut-être dû être plus explicite avec vous lors de notre dernier entretien, mais je vous jure que je vous ai dit la vérité telle que je la connaissais. Je ne pouvais, après votre aveu, ne pas en causer avec Yvonne. Elle fut sincère avec moi, et me fit part de vos conversations, du trouble dans lequel la jetait la recherche de ces deux rivaux, et finit par m'avouer que, si elle ne se croyait pas liée par la promesse qu'elle avait faite à Carl Max de lui donner sa main, s'il lui sacrifiait ses convictions religieuses, elle aurait écouté favorablement votre aveu. Je devais respecter ses scrupules et ne pas violenter sa conscience. Carl, pendant ce temps, devenait néophyte, et suivait régulièrement les instructions d'un père jésuite. La dernière fois qu'il est venu à V..., il a annoncé à Yvonne le généreux sacrifice qu'il lui faisait, et, devant une telle preuve de son amour, elle n'eut pas la force de retenir le oui que depuis si longtemps il attendait. Voilà, continua-t-il, les larmes aux yeux, la position telle que les circonstances plus fortes que nous l'ont faite, et je regrette que le lien que vous avez recherché n'ait pu se former."

Cet entretien parut l'avoir épuisé, et, après lui avoir pressé la main dans une étreinte qui tenait de la solennité de l'adieu, je laissai la chambre sans avoir la force de lui dire un mot, mais non sans trahir mon émotion par les larmes qui s'échappaient abondantes et brûlantes de mes yeux. Edgar mourant ! Yvonne fiancée à un autre ! quel coup cruel porté à l'amour et à l'amitié ! Je traversai rapidement la maison de mon ami sans rencontrer Yvonne, et je me réfugiai dans ma chambre pour donner libre cours à ma douleur.

31 juillet.

Ce matin, les nouvelles d'Edgar sont mauvaises. Il a passé une nuit très agitée et a même un peu déliré. Je suis allé discrètement m'enquérir de son état et Yvonne, toute en larmes et pâle par une nuit passée sans sommeil, m'a adressé quelques mots coupés par l'oppression de l'angoisse. Oh ! comme elle l'aime, ce frère, et comme cette affection pour celui qui va mourir me la fait adorer davantage, et me fait regretter encore plus vivement le trésor qui m'échappe ! Je ne sais, son regard avait une expression inaccoutumée que les veilles seules n'ont pu lui donner et j'ai cru y surprendre avec beaucoup d'angoisse, au sujet de son frère, une tendre pitié pour moi. Malheureux que je suis, serais-je donc rendu à me contenter de sa pitié, lorsqu'il me semble que je ne pourrai vivre sans son amour ?

Je devais partir aujourd'hui, mais l'état de mon ami m'a fait différer mon départ. Alors même que je ne suis d'aucune utilité ici, ce départ ressemblerait à une désertion.

Edgar a été si bon pour moi, il m'a témoigné tant de sympathie que je ne puis le laisser dans l'état critique où il se trouve.

Je veux qu'il sache que je suis l'ami des mauvais jours comme des jours heureux. Il mourra, il est vrai, sans savoir ce que j'ai fait pour lui, mais j'aurai écarté de sa dernière heure le spectre de la ruine. Quel coup pour moi de perdre les deux êtres qui m'étaient les plus chers depuis la disparition des miens ! La mort me ravit l'un ; un rival m'enlève l'autre. Car c'en est fait : le mariage est décidé, et seul, l'état critique d'Edgar le fait ajourner. Carl Max, que ses affaires ont appelé à Québec, ne doit revenir que dans quelques jours. Qu'importe à cet égoïste le décès de notre ami ! Il est sûr de la main d'Yvonne sans avoir rien fait pour la mériter. Le généreux subterfuge que j'ai employé ne lui serait jamais venu à l'idée, et il n'aurait pas songé une minute à retirer de la banque cinq mille piastres pour sauver un ami de la ruine, et il va posséder Yvonne ! Elle va être à lui, cette enfant que je serais tenté de lui disputer à la pointe de l'épée ! Ah ! pourquoi avoir accepté leur hospitalité ? Pourquoi dès que je me suis vu amoureux d'Yvonne n'avoir pas fui ce joli coin de terre, théâtre de mon tourment ? Qui pouvait me faire prévoir, au milieu de cette calme nature, le violent orage qui gronderait dans mon cœur ? J'aurai du moins, avant de quitter ces lieux, un dernier entretien avec elle, et je veux que le cri d'amour que je vais lui jeter retentisse loin, bien loin dans son cœur et qu'elle en garde le souvenir à travers les joies ou les peines de son existence. Les peines !... Je fais des vœux pour qu'elle les ignore toujours. De nous deux que je sois seul à souffrir, et que la part de misères que le ciel lui réservait retombe toute entière sur moi ! La savoir heureuse, voilà le seul bonheur qui m'attend désormais.

5 août.

C'en est fait, Edgar n'est plus ! Je le veillais la nuit dernière, avec le jeune médecin du village, lorsqu'après le départ du curé, il eut une première crise qui faillit l'emporter. Yvonne, éperdue, accourut à son appel, n'ayant pour vêtement que sa toilette de nuit. Oubliant ma présence, elle s'est précipitée dans les bras de son frère mourant. Son négligé, la masse de ses cheveux épars flottant sur ses blanches épaules que cachait à peine une mince dentelle, l'impression de tristesse indicible qui donnait à son regard, d'ordinaire si doux, un éclat inaccoutumé, tout me la rendait plus belle. Le dirai-je ? j'oubliai un moment la scène

pénible qui venait d'avoir lieu pour songer à mon bonheur perdu et j'enviai le sort du malheureux ami dont le regard presque éteint entrevoyait déjà cette éternité redoutable, même pour l'être sans reproche. J'en étais à ces réflexions lorsque je vis Yvonne s'abattre près du lit. La vieille Marceline, lente à se mouvoir, avait à peine fait un pas que j'étais auprès de la jeune fille évanouie. Soulevant son corps souple, je portai ce précieux fardeau dans une pièce voisine, où le médecin lui prodigua ses soins. Je revins auprès du malade... Il avait cessé de vivre. Son dernier souffle s'était mêlé au souffle d'Yvonne ; il s'était endormi dans ce baiser de sœur. Sans force pour appeler, je me laissai choir au pied de la couche funèbre et je mêlai à mes larmes une ardente prière pour l'âme du plus noble ami que j'eusse sur la



terre. Une exclamation échappée de ma gorge à la vue du cadavre avait donné l'éveil ; aussi le médecin accourut et constata à son tour que la vie était complètement éteinte. "Pauvre garçon !" dit le docteur. "Pauvre Yvonne !" dis-je après lui. Ai-je raison de parler ainsi ? Yvonne perd un frère, mais elle a trouvé un époux. N'est-ce pas moi qui suis le plus à plaindre, étant le plus isolé ?

8 août.

Nous venons de porter en terre la dépouille mortelle de mon ami. Une foule considérable est venue lui rendre les derniers devoirs. Cette affluence m'a prouvé combien mon ami était aimé et quel souvenir d'estime et de considération il laisse après lui. Son corps a été déposé avec toute la solennité des rites catholiques près des êtres chers qui l'ont précédé dans l'humble cimetière du village, situé sur le versant d'une colline qui domine la plaine sillonnée par la petite rivière au cours capricieux. D'autres collines se déploient harmonieusement dans le lointain et forment pour me servir de l'expression de Fénelon, *un horizon fait à souhait pour le plaisir des yeux*. Hélas pourquoi faut-il que les yeux de ceux qui habitent cette ville des morts soient à tout jamais fermés

Je suis revenu seul à la maison de mon pauvre ami. Pendant l'office des mains amies avaient défait les tentures funèbres qui ornaient la chapelle ardente ; aussi lorsque j'entrai, le salon avait repris sa physionomie accoutumée et n'avait conservé de ces jours lugubres qu'une vague odeur de cierges et d'encens. La jeune fille laissa Carl Max qui

venait d'entrer et vint à moi. Comme pour faire reproche à son fiancé de son peu d'empressement à accourir à la nouvelle du décès d'Edgar (il n'était venu que pour les funérailles) elle me remercia des soins que j'avais donnés à son frère et fut à l'instant même prise d'un sanglot qui me déchira le cœur. — "Yvonne, lui dis-je, consolez-vous. Il vous reste un mari qui, je l'espère, fera votre bonheur, et un ami qui, malgré tout, ne vous oubliera jamais. Permettez-moi de prendre congé de vous." Et dans l'étreinte de l'adieu, je sentis sa main presser nerveusement la mienne, et son regard humide de larmes sembla plonger plus avant dans mon cœur comme pour en graver le souvenir ineffaçable. J'avais à peine franchi le seuil de sa demeure, tout navré de cet adieu définitif que d'un mouvement rapide elle fut près de moi, et me pressant encore une fois la main, elle me dit d'une voix vibrante d'émotion : "Je vous en prie, Jules, ne me jugez point trop sévèrement et ne m'en voulez pas de n'avoir pu vous donner ma main. La pensée que vous partez avec un mauvais souvenir de moi me fait mal, et je veux vous entendre dire que vous m'aimez encore un peu, et qu'en songeant là-bas à votre ami disparu, vous aurez une bonne pensée pour sa sœur." — "Yvonne, Yvonne, m'écriai-je, vous douterez donc toujours de mon affection. Hélas! lors même que je voudrais vous oublier, ces lieux charmants que je quitte avec regret seront constamment présents à ma mémoire pour me rappeler que c'est vous qui les avez embellis. Non, je ne puis vous oublier puisque je laisse ici un lambeau de mon cœur. Mais vous qui serez heureuse, oubliez-moi!" Ce fut presque dans un sanglot que s'échappèrent ces dernières paroles, et comme je hâtais le pas pour me dérober à une scène attendrissante, et pour n'avoir point à rougir d'une inutile faiblesse, je l'entendis qui me criait un adieu qui m'a révélé son affection. Elle m'aime, je suis à moitié consolé."

9 août.

Il est six heures du matin. Jamais la nature n'a été aussi belle, jamais les oiseaux aussi bavards. La rivière elle-même qui coule d'ordinaire silencieuse, fait entendre une note joyeuse en se jouant sur les cailloux pleins de mousse. Immense alleluia de la nature qui se mêle ironiquement au *De profundis* de mon amour. Et cette sérénité ajoute au tourment du départ. Dans une demi-heure je serai loin et le train rapide m'emportera vers Québec. Je viens de jeter au bureau de poste du village à l'adresse d'Yvonne le quatrain suivant qui lui parlera une dernière fois de moi :

J'ai pleuré cette nuit. Que Dieu te le pardonne

Et prenne pitié de mon cœur !

Ces pleurs que j'ai versés, chère, je te les donne ;

Qu'ils servent de rosée à ton premier bonheur !

Il est peut-être cruel de lui envoyer cette plainte, mais elle, ne me fait-elle pas souffrir ?

Ici finit le journal de Jules Durel. Le lendemain nous le retrouvons à Québec où il devait passer une semaine pour surveiller l'impression de son livre. Un immense ennui le poursuivait, et l'image de celle qu'il avait tant aimée se dressait obstinément dans sa pensée fiévreuse. Son livre paru, il faisait ses préparatifs de départ et il avait même d'avance retenu sa cabine à bord d'un paquebot de la ligne Allan lorsque le facteur lui remit une lettre. Elle venait de V... Il fut saisi d'une telle émotion en reconnaissant l'écriture d'Yvonne que sa main tremblante laissa choir la légère missive, et qu'il fut deux ou trois minutes à se remettre. Mille pensées contradictoires traversèrent son cerveau affolé et de ce chaos surgit un joyeux pressentiment que cette lettre lui apportait une bonne nouvelle. Voici ce que lui écrivait la jeune fille :

15 août.

Cher ami,

“ Par quelle étrange et délicate discrétion nous avez-vous caché la généreuse action que vous avez accomplie pour vous venger héroïquement d'une personne qui vous a fait souffrir ? Pourquoi n'avez-vous pas parlé et avez-vous attendu que la mort du vieux notaire survenue subitement hier vienne divulguer le secret de votre intervention providentielle ? Oui, grâce au testament qu'il a laissé, je sais tout et je pleure d'attendrissement en songeant à ce que vous avez fait pour nous. Je m'en veux d'avoir ignoré la profondeur de votre amour et d'avoir réagi si violemment contre le sentiment qui m'entraînait vers vous. Je craignais tant d'interroger mon cœur, et d'y trouver que des deux sentiments qui s'y logeaient l'amitié était pour Max, l'amour pour vous ! Je suis coupable de vous parler ainsi puisque je suis presque la femme de votre rival, le mariage étant décidé, et j'en suis réduite à vous reprocher de nous avoir tirés de la ruine, car vous m'enlevez par cet acte ma tranquillité et la fermeté qui me faisait souffrir mais dont je m'enorgueillissais comme d'une éclatante victoire sur moi-même. Il m'aurait été si doux de vous aimer par reconnaissance au lieu d'aimer Max par devoir ! Le ciel n'a pas voulu que je fusse heureuse à ce point, et il me rend impuissante à m'acquitter d'une dette qui ne pouvait se solder entièrement que par le don que je vous aurais fait de moi-même. Ne trouvez point trop étrange cette lettre écrite sous le coup de la plus violente émotion. Pardonnez-moi de vous avoir fait entrevoir une félicité que nous ne pouvons pas goûter, et de retour dans votre beau pays de France songez à celle qui, fidèle à son mari, le sera aussi, sans

offenser Dieu, au souvenir de celui qui fut notre sauveur, et qui sans de malheureuses circonstances aurait dû être son époux. Supportez cette épreuve avec courage ; de mon côté je vais essayer d'être forte. Adieu ! Adieu !”

YVONNE.

Cette lettre dans laquelle Yvonne lui révélait enfin tout son amour jeta Jules dans une grande perplexité à laquelle se mêlait une joie profonde. Il relut plusieurs fois ces lignes comme pour savourer davantage le charme qui se dégageait de cet aveu inattendu qui lui faisait oublier du moins un instant la perte irréparable de cette femme charmante qu'il avait rêvée pour compagne de sa vie. Que devait-il faire ? Devait-il s'éloigner quand même sans tirer parti d'une situation qui semblait redevenir plus favorable ou accourir vers celle qui lui avait écrit ces paroles consolatrices et cruelles en même temps, puisqu'elles confirmaient le mariage prochain d'Yvonne avec Carl Max ? Après une nuit d'insomnie, passée à réfléchir sur un événement qui remettait pour ainsi dire tout son avenir en question, il se décida partir pour V... et de revoir Yvonne une dernière fois, d'entendre tomber de ses lèvres l'aveu qu'elle avait confié au papier. Mais pendant que le train l'emportait vers le village où résidait sa bien-aimée, il se repentait un moment de sa démarche présomptueuse, et eut peur qu'Yvonne surprise et blessée peut-être de le voir revenir, honteuse aussi de son naïf aveu, retrouvât en sa présence l'apparente froideur qui l'avait si longtemps désolé. Puis, il pourrait rencontrer là son heureux rival, ce qui compliquerait encore la situation. Il connaissait assez le caractère élevé d'Yvonne pour la savoir incapable de retirer sa parole donnée, mais il caressait secrètement l'espoir qu'un incident imprévu, un caprice du sort viendrait à son secours. Il en était là de ces réflexions lorsque le train stoppa à la gare de V... C'en était fait de ses hésitations ; il fallait agir. Il se rendit donc à l'auberge, revit avec plaisir la petite chambre qu'il avait occupée plusieurs mois, puis se dirigea vers la demeure de la jeune fille, non sans éprouver une gêne indicible, presque une honte de sa démarche. En effet, n'allait-il pas troubler son existence paisible, et renouveler chez elle des regrets qu'elle s'efforçait d'oublier ?

Il n'avait pas encore franchi le seuil ami qui lui était si familier qu'Yvonne, le voyant s'approcher, eut un geste de surprise presque mêlé d'effroi. Jules s'aperçut de ce mouvement qui lui paraissait de mauvais augure et s'avança d'un pas hésitant. Elle se leva pour aller audevant de lui, et ne put s'empêcher de s'écrier : “O Ciel ! pourquoi êtes-vous revenu et qui vous amène ici ? Ne me trouvez-vous point as-

sez malheureuse sans venir me poursuivre encore de votre amour. Je vous en prie, mon ami, extirpez-le de votre cœur, remplacez-le par une amitié qui défera l'absence et la distance. Hélas! vous savez comme moi que ce qui est fait est irréparable. J'ai eu la faiblesse de vous



écrire une lettre que je regrette, puisqu'elle vous autorise à une démarche inutile et cruelle. Mais puisque vous êtes ici, ce n'est pas l'amoureux que je veux recevoir, c'est l'ami qui nous a sauvés du désastre. Du moins vous ne perdrez pas tout, et la dette sacrée que nous avons contractée envers vous vous sera intégralement payée.

“Ne parlez pas de cela, répliqua Jules, ce qui m’importe le plus, c’est votre amour. N’aurai-je fait ce dernier voyage à V... que pour entendre vos lèvres répéter ce que votre main avait tracé sur cette feuille que je garde comme un précieux souvenir, je partirai moins désespéré !”

Il finissait à peine ces mots qu’on remit à Yvonne une lettre. “C’est de Carl !” s’écria-t-elle, en examinant l’adresse. Quelle nouvelle apportait cette missive ? Ce fut l’interrogation que se firent Jules et Yvonne. “Permettez-moi de la lire,” dit la jeune fille, et d’une main nerveuse elle brisa l’enveloppe. A peine avait-elle parcouru les quelques lignes que le papier contenait qu’elle fut prise d’une agitation extraordinaire, puis un rayon de joie illumina sa figure comme transfigurée et elle s’écria : “Jules, je suis libre et je vous aime !” D’un mouvement spontané, irrésistible, ils furent dans les bras l’un de l’autre. Ce fut le baiser des fiançailles. La jeune fille se dégagea vivement, honteuse de ce court moment d’abandon, puis, prise d’une sincère pitié pour son malheureux fiancé, elle éclata en sanglots et, portant ses deux mains à ses yeux comme pour en éloigner une vision pénible, elle eut pour cet homme qui lui sacrifiait son amour un cri du cœur “Pauvre Carl.” Ce tribut payé à une liaison si brusquement terminée, et ce souvenir ému jeté sur une affection sans retour, la perspective de son nouveau bonheur la remit vite en pleine possession d’elle-même, et elle passa à Jules la lettre qui la faisait libre, et lui permettait de s’unir à l’homme de son choix. Voici ce que Carl Max écrivait :

Chère Yvonne,

Ce n’est pas sans avoir beaucoup réfléchi que je vous écris ces lignes. C’est le cœur brisé que je trace ces mots, et je n’ai pour consolation que la satisfaction d’accomplir un devoir pénible que m’imposent les circonstances. Depuis longtemps j’ai constaté qu’un autre amour balançait le mien dans votre cœur, et que seule la parole donnée me faisait triompher de mon rival. L’affection conjugale ne souffre point de partage. Or, puisqu’il ne m’est pas donné de vous posséder tout entière, je vous aime trop pour ne pas sacrifier mon bonheur au vôtre. D’ailleurs aurions-nous été heureux, vous avec le souvenir de l’absent, moi avec l’appréhension qu’un autre eut pu occuper votre pensée ? Toutes ces considérations n’auraient peut-être pas suffi pour me décider à la démarche que je fais aujourd’hui, mais l’action généreuse accomplie par mon rival, et que je viens d’apprendre a fait cesser toutes mes

hésitations. En ne lui prêtant qu'un motif désintéressé, je le reconnais digne de votre main. Je vous dégage donc de votre parole, et je vous demande de me conserver votre estime, de ne pas oublier que vous me devrez une part du bonheur qui vous attend, et que vous méritez si bien. Soyez heureuse, heureuse sans moi qui espérais l'être avec vous.

Votre ami,

CARL.

“Brave cœur! exclama Jules en remettant la lettre à Yvonne. Qu'importe, la France a triomphé de l'Allemagne!”

“Oui, répéta Yvonne, et une bonne action n'est jamais perdue!”

ADOLPHE POISSON.



CHRONIQUE

Je suis furieux. Voilà maintenant qu'on veut me fourrer ma belle langue française dans les dictionnaires et les lexiques, et l'y maintenir comme dans un carcan à triple vis ! Oh ! Oh ! Il faut que ça finisse, cette drôlerie-là. Elle a depuis longtemps dépassé toutes les bornes, et je trouve que nous sommes assez Iroquois comme cela, sans qu'on y ajoute encore des iroquoiseries hebdomadaires, publiées sous forme de leçons, c'est-à-dire avec la prétention de l'être, et qui ne sont que des jobarderies, plus humiliantes encore pour leurs auteurs que pour la pauvre nationalité dont elles trahissent l'ignorance incurable et l'état d'enfance indéfini.

Ecoutez-moi bien, mon ami, professeur X ou professeur Z. Quand bien même vous connaîtriez tous les mots de la langue française et leur définition, vous ne sauriez pas pour tout cela le premier mot de la langue française. Ce qui revient à dire que les langues ne sont pas dans les dictionnaires. Tous les mots dont se composent les faits divers, les dépêches, les reportages, (reportages ! Aïe, aïe !) les soi-disant traductions, les entrefilets quelconques de la plupart des journaux canadiens, de ceux de Québec surtout, sont français en général ; cependant il n'y a pas un mot de français dans tout cela. Non seulement cela pêche contre la langue, mais c'est monstrueux d'ignorance, de sottise et de puerilité. En voilà pourtant des gens à qui il conviendrait de coller des dictionnaires, par fascicules à la fois, si les dictionnaires pouvaient apprendre quelque chose !

Mettez-vous bien dans la tête que la langue a existé de tout temps avant les dictionnaires. C'est profondément LaPalisse, ce que je dis là, mais que voulez-vous ? Il paraît qu'il faut le dire. Les dictionnaires, eux, n'existent que pour donner la signification des mots, leurs diverses acceptions, et quand ils sont conçus philosophiquement comme celui de Littré, pour faire connaître les phases successives du langage, ce qui en rend l'étude, à ce point de vue, fort intéressante. Mais, pour consulter les dictionnaires avec fruit, avec intelligence, il faut au préalable et absolument bien connaître la langue ; sinon, vous commettrez les plus énormes bévues qu'il soit possible de rêver et vous courrez le risque, en appelant quelqu'un "cornichon," de l'assimiler strictement à un cucurbitacé.

En revanche, pour pouvoir se passer des dictionnaires, il faut avoir bien *étudié* une langue, c'est-à-dire ses principes, sa physiologie, son organisme. Les langues sont, comme toutes les formations lentes et successives de notre univers, soumises à des lois constantes et invariables, dont la connaissance est indispensable à quiconque veut écrire ou se

guider dans une étude lexicologique. Tous ceux qui ont étudié la formation du langage en général et des langues en particulier connaissent cela, comme l'a b c de la chose. Mais quand on ignore ces lois, on découpe pendant des années, chaque semaine régulièrement, des tranches de dictionnaire que l'on fourre dans le bec des badeaux espantouillés de tant de science !

Dans le cours de trois années d'études que j'ai faites au lycée Saint-Louis (Paris, France, Europe), sous les premiers professeurs de littérature, et de deux autres années pendant lesquelles j'ai suivi les cours de la Sorbonne, donnés par des petits bonshommes comme Patin, Saint Marc-Girardin, Demogeot, il n'a jamais été question une seule fois de dictionnaire. Mais on nous apprenait à connaître les maîtres de la langue, à étudier leurs procédés, à analyser leurs méthodes, à nous pénétrer de leur génie, et, avec cela, nous en avions assez pour "faire un bout," comme on dit en excellent canayen.

Aussi, quand on sort d'un entraînement de cette qualité, qu'on s'appelle Bourget, Daudet, Zola ou Delafosse, soyez sûr qu'on n'hésite pas à créer un mot quand on en a besoin et qu'on ne s'amuse pas à savoir si le dictionnaire l'autorise. Les langues sont ce que les hommes les font ; les dictionnaires ne sont là que pour constater ce que les hommes ont fait et pour l'enregistrer ; et quand, à la suite d'une longue formation raisonnée, patiente, les règles ont pu être établies définitivement, le dictionnaire les constate encore et les enregistre également.

Pensez-vous qu'un jeune homme, qui a fait un bon cours d'études, mais un cours sérieux, vous m'entendez bien, a besoin d'aller chercher ses formules dans les "Manuels de style" et dans les "Secrétaires" pour tourner convenablement une lettre, par exemple ? Ces petits ouvrages-là sont très utiles sans doute, mais pour ceux-là seulement qui n'ont pas fait d'études, ou qui sont trop bêtes pour pouvoir écrire deux mots de suite, ou encore pour des étrangers qui ont peur de se risquer, précisément parcequ'ils ne connaissent pas le génie de la langue.

Que diriez-vous d'un individu qui connaîtrait les noms de tous les écueils du Saint-Laurent, de tous les phares de la côte, et qui prétendrait, avec ce bagage unique, diriger un steamer dans le fleuve ? Il en ferait de belles, comme on le pense bien. Connaîtrait-il, en effet, avec son dictionnaire d'écueils et de phares, les principes de la navigation ? En saurait-il les lois et oserait-il s'aventurer à conduire un navire ? Cela ne l'empêcherait pas tout de même de poser devant les imbéciles et les ignorants pour être d'une érudition à jeter dans le cinquantième dessous Humboldt et Thierry.

Voulez-vous me dire, s'il vous plaît, où l'on en arrive avec cette ostentation puérile et vraiment humiliante pour ceux que l'on prétend refaire ? Uniquement à s'aveugler soi-même, sans profit aucun pour qui que ce soit, et à croire que la réclame persistante que l'on s'est faite vous a grandi quand elle n'a fait que vous gonfler. Si je prenais la peine de reproduire ici deux ou trois seulement des paragraphes que je découpe par centaines, dans certains journaux, depuis quelques mois seulement, vous verriez quels magnifiques résultats ont produits les "A travers le dictionnaire," résultats tels que si cela continue, non-seulement on n'écrira plus un mot de français, ce à quoi on est déjà arrivé, non-seulement on n'écrira plus un mot de bon sens, ce qui est réalisé au

delà de toute espérance, mais il faudra absolument des caractères d'imprimerie nouveaux pour rendre ce que veulent dire nos entrefiletteurs et nos faitdiverseurs de profession. Je vous en souhaite.

Tenez, voulez-vous que je vous dise ? C'est bien simple. On ne saura jamais le français, dans ce pays-ci, tant qu'on n'aura que des professeurs d'occasion, à tant la ligne, quelque bourrés qu'ils soient de Bescherelles et de Littré. Ce qu'il nous faut, ce sont des professeurs réguliers qui sachent eux-mêmes quelque chose, et des institutions pour ces professeurs-là. Maintenant que vous savez le court et le long de toute la question, vous pouvez aller vous promener.

Il me vient à l'idée tout à coup de résumer en une formule saisissante et souveraine tout ce que je viens de dire, voici : " Un mot n'est pas français, parce qu'il est dans le dictionnaire, mais il est dans le dictionnaire parce qu'il est français. " Ce qui le démontre bien, c'est qu'il y a une foule de mots, parfaitement installés dans le dictionnaire, qui ne sont plus français du tout et n'ont aucune chance de le redevenir ; tant il est vrai que ce qui fait une langue, c'est l'usage, mais l'usage consacré, assujéti à des règles, reconnu parce qu'il s'est soumis aux lois qui garantissent son droit de citoyenneté.

*
* *

Maintenant, mon cher directeur, pensez-vous qu'il serait intéressant pour vos lecteurs de savoir si je nourris des projets ou non ? J'en doute. Pourtant, j'ai en tête un projet que j'aimerais bien à leur faire connaître. Je me suis bien gardé d'en faire part aux journaux, parce qu'ils auraient dit tout le contraire de mon projet ou l'auraient rendu méconnaissable avec leurs explications. Mais avec vos lecteurs, c'est autre chose : ils sont tenus de ne s'en rapporter qu'à moi seul. Voici : En présence de l'accusation de plagiat, d'adaptation, de reproduction plus ou moins bien déguisée qui pèse sur la plupart des œuvres pseudo-canadiennes, j'ai résolu de faire une œuvre unique, qui échapperait par sa nature même à tout reproche de ce genre. Dévoré de l'envie de tenir quand même mon nom devant le public, j'ai résolu de le faire au moins pour quelque chose d'original, d'absolument inattaquable ; j'ai résolu, dis-je, d'écrire " l'histoire du vingtième siècle ! "

Personne ne viendra m'accuser à coup sûr d'avoir trié, pour composer cette histoire, des paragraphes tout faits, ou à peu près, dans les dictionnaires historiques, dans les manuels ou dans les encyclopédies universelles, puisque cela serait impossible matériellement. On y verra une œuvre nécessairement authentique, conçue sans modèle ni devancière, *proles siné matre concepta*, absolument comme " l'Esprit des Lois " de Montesquieu.

Ce sera quelque chose de très curieux et de très exultant que cette histoire. On y verra la destruction définitive des microbes, ces pauvres bêtes qui, à force d'être découvertes partout, ne sachant plus où se réfugier, se sont fourrées jusque dans la ponctuation, d'où le nom de *bacilles virgules* qu'on leur a donné, d'après ce que dit Grosclaude, un savant étymologiste. Le microbe de la prétention, qui exerce le plus de ravages parmi nous, qui dévore à lui seul tous les autres, sera

anéanti par des doses répétées d'instruction véritable, qui détruiront l'ignorance candide en même temps qu'elles guériront les ignorants faiseurs qui s'élèvent aux dépens de celle-ci. Mais je m'arrête; vous comprenez bien que je n'ai pas envie de faire connaître mon livre d'avance. J'en aurai bien de reste lorsqu'il sera connu en son temps; et Dieu me préserve alors des pierres qu'on me jettera avec une formidable émulation pour toutes les vérités que j'aurai dites, pour tous les masques que j'aurai arrachés, pour toutes les légendes que j'aurai détruites!

*
* *

Je ne sais pas s'il existe encore beaucoup d'âmes candides et archicloîtrées qui croient encore aux grands mots patriotiques lancés à tour de gosiers les jours de fête nationale. Ce serait malheureux et je ne vois pas pourquoi l'on persiste à faire de ces lieux communs, de ces appels en becs-de-lièvre à la concorde et à l'union, choses évidemment délicieuses puisqu'on en parle avec tant d'avantages, mais que personne ne connaît, que personne n'a jamais vues dans ce monde-ci. Pour moi, e ne trouve jamais les Canadiens plus intéressants que lorsqu'ils se chamaillent entre eux. S'ils étaient tous d'accord, ils seraient assommants. Mais que dire lorsque ce sont des compliments qu'ils se font? Là, en vérité, ils sont "pires que pires." Du reste, les Canayens ont cela de commun avec les Irlandais, de se prendre aux cheveux les uns les autres.

(Espérons que c'est bien tout ce qu'ils ont de commun ici!...)

Il y a des races faites pour cela et on les gâte, au lieu de les améliorer, quand on veut les en corriger.

Nous sommes la plus triomphante démonstration de l'atavisme. Nous tenons de nos trisaïeux de France certains petits défauts intimes qui ont résisté aux influences généralement décisives du milieu, des circonstances de temps, de lieu et des différences de mœurs. La jalousie et l'envie nous dévorent. Nous tenons les hommes de valeur dans l'ombre et nous donnons le plus de place possible aux imbéciles et aux charlatans, à quelques rares exceptions près, comme celle de Laurier, par exemple, qui a échappé miraculeusement à son peuple. Mais ce n'est pas tout, vous allez voir.

J'habite, depuis bientôt deux mois, un endroit auquel je ne trouve rien à comparer dans notre pays, pourtant si beau et si grand, de quelque côté qu'on le regarde. Devant moi, le fleuve, large de dix lieues, m'ouvre des horizons infinis, et ma pensée, comme un aérostat bien gonflé, se promène librement dans les espaces où il m'arrive parfois d'atteindre des sphères inconnues. On dirait, n'est-ce pas, en présence d'un pareil spectacle de tous les instants, spectacle que les vents de nord-est et les brouillards du golfe eux-mêmes n'arrivent pas à défigurer, que l'esprit doit s'agrandir, s'élargir et tendre à s'élever de plus en plus? La population qui m'entoure est remarquablement intelligente, raffinée même dans ses manières, dans toutes les formes extérieures. Les jeunes gens excellent dans la manière de dessiner un salut et de faire des gracieusetés. Toute la journée ils la passent dans un exercice continu de gentillesse et dans un flirtage des plus élégants avec les

jeunes filles de l'endroit qui ont des figures comme des pêches et des yeux comme des amandes du Brésil. Mais de quoi peuvent-ils donc parler, grands dieux ! Dans tout cela je ne vois personne qui se donne la peine d'étudier, d'apprendre quelque chose, de cultiver son esprit au moins suffisamment pour faire une figure quelconque devant les étrangers.

Remarquez bien que cela n'est pas plus ici qu'ailleurs. Les conversations entre canadiens, d'un bout à l'autre de la province, un peu plus un peu moins, suivant les endroits, se réduisent nécessairement aux banalités quotidiennes et aux commérages, puisqu'ils ne veulent rien apprendre. Ils ont une véritable antipathie, une haine pas du tout dissimulée pour toute étude sérieuse. Prenez-les n'importe où, vous les voyez toujours la pipe au bec, racontant des histoires. Entrez dans un train — "embarquez à bord des chars" — comme disent les fait-diverseurs, vous verrez les canadiens s'empiler dans le fumoir jusqu'au plafond, y passer tout le temps du voyage et raconter les commérages de leurs paroisses respectives, quand ils ne parlent pas des écoles séparées. Regardez les anglais ou les américains, les anglaises ou les américaines, pendant ce temps-là. Ils ont tous un livre ou un journal à la main ; ils apprennent sans cesse, ils s'aguerrissent tous les jours, non seulement pour la lutte, mais encore pour toutes les circonstances de la vie. Aussi prennent-ils énormément les devants sur nous et nous laissent-ils à l'arrière-plan, dans une condition d'infériorité trop méritée, hélas ! et qu'il serait aussi absurde que dangereux de vouloir se dissimuler. Et dire que nous resterons éternellement dans cet état-là, parce que nous n'avons pas les éléments nécessaires pour en sortir ! Nous manquons des choses essentielles qu'il faut à notre charpente, depuis la base jusqu'au sommet, et ce ne sont pas les poseurs ni les bombardiers qui nous les procureront ni qui nous donneront des remèdes efficaces.

*
* *

Je vois à l'instant même par les journaux, mon cher directeur, que vous êtes allé à New-York, au-devant de madame Chartrand, qui revient de Nice. Veuillez lui présenter sans retard les hommages d'un canadien distingué. Je sais bien que vous, au moins, vous ne commettez pas la banalité assommante de m'appeler "l'un de nos plus spirituels chroniqueurs." Voilà plus de vingt ans que l'on m'écrase avec cette platitude. Il a fallu bien assurément, ma parole d'honneur, que je fusse un chroniqueur très spirituel, mais pas "l'un de nos plus," pour n'avoir pas encore été intoxiqué par cette décoction d'aloès de commerce et de myrrhe frelatée, à l'usage des débutants dans le journalisme.

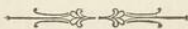
Dites à madame Chartrand que nous allons faire de la REVUE NATIONALE une revue essentiellement canadienne, tout en étant française, deux conditions qui ne s'excluent pas, quoiqu'on l'ait cru bien à tort jusqu'à présent et quoiqu'on ait tout fait pour en arriver là. Je prétends que nous devons avoir ici une littérature essentiellement du crû, remplie d'expressions locales et de locutions créées pour nos besoins, qui ne dénatureront en rien le génie de la langue française,

mais qui, au contraire, ajouteront beaucoup d'originalité et de piquant au langage de nos pères, conservé d'ailleurs intégralement dans son principe, dans ses règles et dans sa nature.

Ce que nous voulons, c'est de vaincre les entraves inutiles apportées à notre essor, c'est d'alimenter les goûts d'une classe d'élite, encore restreinte, si l'on veut, mais qui augmente tous les jours, c'est de donner des productions réellement authentiques, chose presque inouïe, c'est enfin d'arriver par l'effort intellectuel, par l'étude véritable et le travail sincère, à présenter aux lecteurs de tous les pays, quels qu'ils soient, où on lit le français, autre chose que les sujets anté-diluviens, les commérages dilués et les puérités qui font la pâture ordinaire de nos publications, en dehors des articles empruntés et de ceux que l'on bâtit avec ceux-ci.

Je commence à avoir une sérieuse confiance en votre œuvre. Continuez. Le mérite réel finira bien par prendre sa place ; il s'emparera de celle qu'ont usurpée les faiseurs, et quand ces derniers seront morts, ce sera pour longtemps, comme on dit. Si nous pouvons enfin avoir une revue faite par des canadiens, qui n'aient pas en même temps vingt-cinq pour cent d'iroquois, ce sera un succès inouï et l'on en parlera sous le chaume bien longtemps, même quand il n'y aura plus de chaume.

ARTHUR BUIES.



UN ACCIDENT

Enfin, depuis bientôt quarante ans que je vagabonde par voies ferrées et humides, je viens de goûter à l'un des plus beaux naufrages qui se puisse désirer. C'est ma première expérience. Deux ou trois accidents graves sur eau, autrefois, mais jamais une égratignure à mon actif, ni une seule secousse intempestive sur les chemins de fer.

Beaucoup d'autres émotions encore dans le passé : chute de quarante-cinq pieds, du sommet d'un pénitencier ébauché, qui est mainte-



nant en pleine floraison dans mon village natal, — mon père en était le constructeur et ma curiosité d'aller souvent voir les ouvriers à l'œuvre sur les échafaudages fut mal récompensée.—Puis, trois ou quatre noyades ratées, un amer coup de couteau mexicain, à Ma-

tamoros ; un classique assommement par matraque, en Algérie ; de saisissantes chutes de cheval, pleines d'intérêt et de pittoresque ; plusieurs bagarres, à couteaux et baïonnettes ; des coups de poing à foison, avec accompagnement de pieds ; un naufrage, en eau douce, deux, en mer ; un écrabouillement en voiture de place ; des baisers rapides et effleurants, par balles métalliques, animées d'une vitesse de sept cents verges à la seconde ; enfin, toute une série de piquants efforts pour me tuer, mais toujours sans résultats appréciables.

J'ai été soldat toute ma vie. Naturellement, je le suis encore d'instinct, et, malgré la prudence raisonnée qui loge au fond du cœur de tout vieux troupier, je finirai par être convaincu que la bombe qui doit me tuer n'est pas encore sortie de la manufacture.

C'est peut-être mal et présomptueux ce que j'avance ici, mais personne ne peut m'autoriser à affirmer ce que je ne pense pas.

Ainsi, je ne dirai pas que le danger me plaît, car je mentirais ; au contraire, le danger me déplaît assurément, mais, que voulez-vous, il faut bien le subir quand il se présente. Et, si les nerfs sont solides et la volonté, tenace, on fait face à tout, avec un air de crânerie et d'insouciance, qui en impose à la masse.

Entre nous, cependant, — ceci est bien confidentiel — chaque fois que j'ai failli me faire tuer, j'ai eu peur, mais ce n'était pas de ma faute.

*
* *

J'arrive de New-York, où je suis allé chercher ma femme et mes enfants, qui me venaient directement de Nice, après quatorze mois d'absence.

Là-bas, on les avait mis en garde contre le danger inhérent à tout chemin de fer américain, et, *La Gascogne*, d'heureuse mémoire, me les déposait, à New-York, après une traversée normale.

J'étais très content.

La chaleur nous fit fête, à New-York, dans les mêmes conditions qu'aux tropiques, notamment, au *Grand Central Park*, où nous eûmes une consommation abondante de mouchoirs.

— Le soir, voulant démontrer à ma femme la supériorité des wagons américains sur toutes les institutions analogues du monde entier, je l'installais dans un *State-Room*, avec mes enfants.

On s'extasiait sur le confort, le luxe de ces voitures, et, la joie fut à son comble, quand un beau *waiter* nègre vint nous servir, dans notre salon, un copieux diner de conserves, couronné d'un cigar et d'un mauvais café.

L'heure du repos nous conduit ensuite dans d'excellents lits très propres, avec les enfants, à portée.

Nous dormions, et le train roulait, roulait toujours.

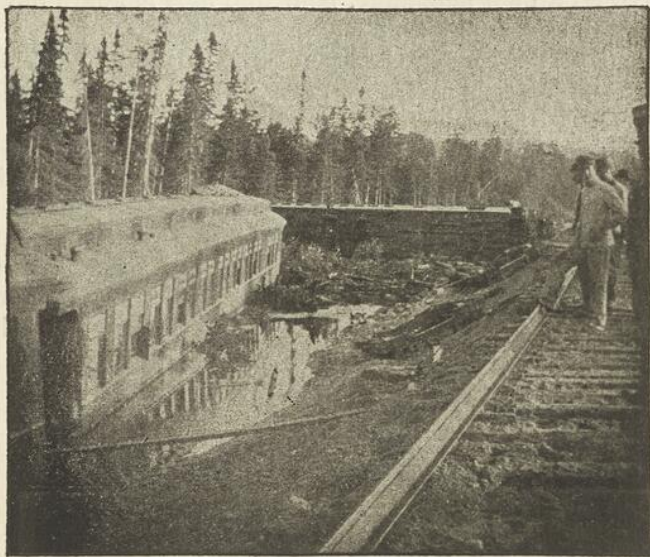
Soudain, crac ! vlan ! bing ! ouf ! pouf ! des cris, des sauts, des balancements, des douches de boue et un arrêt subit, avec trois pieds d'eau dans notre beau salon.

J'empoigne mon personnel et je le hisse dans le *upper-berth*, attendant ensuite l'enfoncement possible de notre véhicule dans un idéal de lac boueux.

Mais, non, c'était fini.

Je saisis la porte, impossible de l'ouvrir. Mon petit monde prenait vivement part à mon inquiétude, que je ne pouvais guère cacher.

Enfin, cependant, le *porter* arrive, et, à coups de hache et de pince, il démolit la porte de notre somptueux *State Room*.



LA VOITURE OÙ SE TROUVAIT L'AUTEUR DE CES LIGNES.

C'était bien triste de voir ces belles boiseries sauter en éclats, mais je m'en consolais aisément, en songeant à la nécessité de sortir de là, avant d'être asphyxiés par le gaz et l'eau.

En mettant le nez dehors, le cœur me descendit dans le ventre, à la vue du magnifique naufrage auquel nous venions de prendre part. Et sans une égratignure pour personne, comme me le disait froidement notre calme et digne porter nègre, dont j'ai grandement admiré le sang-froid en cette circonstance.

Sur la voie, la vue d'ensemble était splendide. Un jeune Américain entreprenant avait avec lui un *kodak* et il prit des vues que je livre ici à mon magazine, pour que mes lecteurs puissent partager mes émotions en imagination.

Tout mon monde était en proie à une sincère irritation contre nos voies ferrées, la bonne impression de la veille étant complètement disparue. En effet, il faut s'avouer que c'était là une séduisante expérience pour ma femme, qui est européenne, et mes enfants, qui sont algériens, à leur arrivée, la première fois, en Amérique, pays du papa et du mari.

J'avais des arguments chauds et éloquents pour leur prouver que pareille chose n'était pas de tous les jours. Ils me parurent alors à demi-convaincus, et, depuis leur arrivée à Montréal, ils deviennent sombres chaque fois qu'un sifflet de locomotive se fait entendre.

*
* *



Notre saut avait lieu à 4.45 hrs du matin, et il était 8 hrs quand on réussit à nous sortir des débris.

Le train, très lourd, se composait de huit voitures, y compris la locomotive.

Le mécanicien se méfiait du *Bog-Lake*, — théâtre de notre culbute — et marchait à toute petite vitesse. La machine, le wagon à bagage,

le fumoir passèrent sans encombre, mais la quatrième voiture, qui précédait la nôtre, sortit du devoir, en piquant une tête en bas d'un remblai de quinze pieds, dans un marais, garni, de ci de là, de trous de dix pieds de profondeur et de petites rivières, où la truite abonde, — il en sautait

près de ma fenêtre, dix minutes après notre chute. Les wagons, précédant celui qui fut la cause du désastre, furent bousculés, fond par dessus tête. La locomotive, grâce à son poids tint ferme, brisa son attelage et resta sur la voie. Les autres voitures suivirent docilement le mouvement, et, lâchant en route leur système roulant, elles allèrent prendre un plongeon dans l'eau et la boue.

La dernière, seule, offrit assez de résistance pour rester intacte à sa place, tenant tout le train d'une main solide.

Et l'affaire était réglée en moins de deux secondes.

Le premier émoi passé, tout le monde devint gai, et les plaisanteries et commentaires marchaient grand train.

Les voyageurs, par petits groupes, se promenaient sur la voie, examinant le beau spectacle de notre naufrage.

Je me trouvais près du wagon à bagage, renversé sur le flanc, quand je vis soudain paraître une main qui déposait un paquet de livres, puis un baluchon et enfin un homme tout couvert de sang.

C'était le préposé au bagage.

Je lui demande s'il était blessé grièvement :

— Rien, une égratignure seulement, répond-il.

Personne n'avait songé à ce pauvre diable qui se débrouillait tout seul, sortant du chaos de ses malles, simple-

ment, avec le sentiment du devoir, qui lui faisait d'abord sauver ses livres de comptabilité.

Je me sentis ému et je lui serrai la main avec force. Il parut un peu surpris de ma sympathie, mais il la comprit quand il sut que j'avais été soldat.

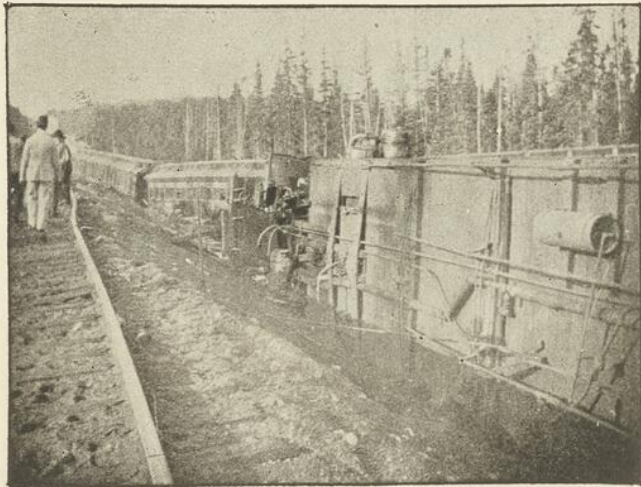
Toutes les caisses avaient dansé une vraie gigue de Saint-Guy. Pas une malle n'était brisée, pas même un petit carton, contenant un chapeau de femme, qui fut déniché au fond de tout le galimatias.

C'est réellement le plus étonnant accident, et le plus heureux, qui se puisse rêver.

*
* *

Nous attendions un train de secours vers midi, et, dans l'intervalle nous nous promenions, sur la voie, cueillant des framboises et chassant les perdrix, qui nous regardaient, ahuries, sans bouger.

Il est impossible de concevoir une insouciance aussi coupable dans la construction d'une voie ferrée.



Nous sommes ici dans un marais, par endroits profonds de dix pieds, boueux et qui se gonfle considérablement à la suite de pluies.

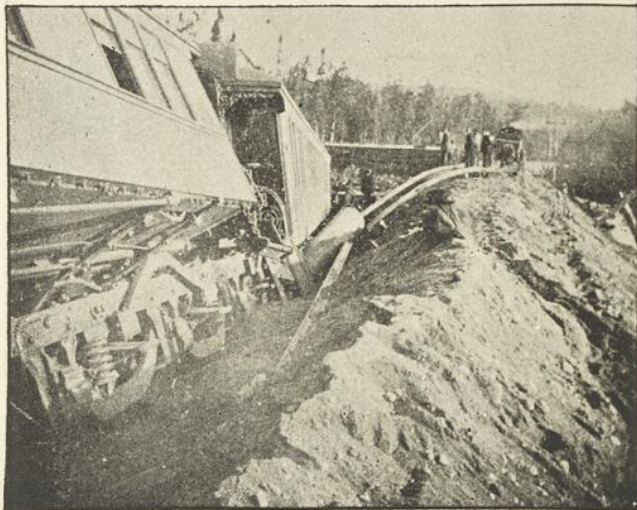
Et bien, on y a simplement déposé des sables mouvants en un remblai de quinze pieds de hauteur, sur lequel on a posé des traverses et des rails, sans ballast.

Quinze jours auparavant, un train complet de marchandises était tombé au même endroit et un grand câble en acier, qui avait servi au sauvetage, était encore sur place et nous fut utile pour consolider nos wagons. Je me figure que ce câble restera là pour le prochain accident.

Prévoyance inimitable et quelque peu ironique.

Quand à la voie, pour la réparer, on replace du sable et des traverses, on cloue les rails dessus, et, aïe, donc !

* *



La note gaie est toujours de rigueur, en pareilles circonstances.

J'avais remarqué, la veille, une dame, d'une ampleur invraisemblable, avec une tête d'une dignité majestueuse, et une lenteur de gestes vraiment remarquable.

Son siège était prêt du salon, et elle le remplissait à déborder.

Après l'accident, j'écartai le rideau de la porte, pour voir un employé quelconque, et c'est ma voisine, que j'aperçus.

Malheureusement pour moi, elle se présentait du côté pile, dans un vêtement sommaire, se débattant, avec une agilité incroyable, pour sortir de son lit.

Cette image fugitive, mais immense, vint un peu égayer la tristesse de la situation, et je la note ici, pour prouver qu'on peut toujours rire, même en face de la mort.

* *

Voilà le récit de mon premier accident de chemin de fer.

C'est une fantaisie quelconque, jetée dans les pages de LA REVUE NATIONALE, et elle explique suffisamment les quelques jours de retard, apportés à la publication du présent numéro.

J. D. CHARTRAND;

LES ROSES DE SAADI

Paroles de madame Desbordes-Valmore.

Musique d'Ernest Lavigne.

Andantino quasi Allegretto.

J'ai vou - lu ce ma - tin te rap - por - ter des ro - ses ;

The first system of the musical score consists of three measures. The vocal line is written in a treble clef with a key signature of one flat (B-flat) and a 3/4 time signature. The lyrics are: "J'ai vou - lu ce ma - tin te rap - por - ter des ro - ses ;". The piano accompaniment is shown in two staves: the right hand in a treble clef and the left hand in a bass clef. The piano part features chords and moving lines in both hands.

Mais j'en a - vaic tant pris dans mes ceintu - res clo - ses,

The second system of the musical score consists of three measures. The vocal line continues with the lyrics: "Mais j'en a - vaic tant pris dans mes ceintu - res clo - ses,". The piano accompaniment continues with chords and moving lines in both hands.

Que les nœuds trop ser - rés n'ont pu les con - te - nir, que les nœuds

The third system of the musical score consists of three measures. The vocal line continues with the lyrics: "Que les nœuds trop ser - rés n'ont pu les con - te - nir, que les nœuds". The piano accompaniment continues with chords and moving lines in both hands.

La vague en a pa - ru rouge et comme enflammée..... Ce soir, ma robe en

The first system of the musical score consists of a vocal line on a treble clef staff and a piano accompaniment on a grand staff (treble and bass clefs). The vocal line begins with a melodic phrase in 7/8 time, marked with a slur. The piano accompaniment features chords in the right hand and a bass line in the left hand.

est encor tout embaumée..... Respirez en sur moi l'o - do - rant sou - ve -

The second system continues the musical score. The vocal line has a melodic phrase with a slur, followed by a rest. The piano accompaniment continues with chords and a bass line.

nir, res - pi - res - en sur moi l'o - do - rant..... souve - nir.

The third system concludes the musical score. The vocal line includes dynamic markings: *f* (forte) and *rit.* (ritardando). The piano accompaniment also includes a *rit.* marking. The system ends with a double bar line.

trop ser-rés n'ont pu les conte - nir. Les nœuds ont é - cla - té: les
rit.

ro - ses en - vo - lées, Dans le vent, à la mer s'en sont tou - tes al-

lées ; El - les ont sui - vi l'eau pour ne plus re - ve - nir.
rall.

MODES ET MONDE.

Septembre ! Le gazon n'a plus cette verdure printanière qui repose tant l'œil ; les champs ont rendu leurs abondantes moissons, le ciel a des tons plus pâles, et le soleil des rayons moins ardents.

Ce n'est pas l'automne mais ce n'est pas l'été.

Pourtant ils sont encore bien beaux les jours de septembre, beaux comme tout ce qui passe et qu'on ne doit plus revoir. Mais ne nous attardons pas sur de tristes considérations et jouissons doublement, puisqu'il doit être si court, du temps qui nous reste encore.

La mode ne reste pas inactive et les fabricants ont déjà préparé leurs nouveaux tissus pour les bises froides de l'automne.

Eh ! bien, le croirez-vous : de toutes les nouveautés de la mode, celle qui change le moins et qui s'impose, c'est encore le crépon et toujours le crépon.

Le tissu sera plus épais, plus laineux, plus étoffé, je veux dire plus chaud, mais ce sera toujours le crépon. Il sera le fond d'une toilette et autour de ce fond, la forme, c'est-à-dire la coupe et les garnitures, seule variera.

Les lainages en tissu poil de chèvre paraissent encore appelés à se disputer les faveurs des élégantes ; il existe aussi des cheviottes, des serges et des petits draps qui font des cachemires charmants.

L'écossois, qui redevient en faveur, sert beaucoup à réveiller les corsages demi-teintes. On en fait de larges ceintures, des bretelles, des plis ou des plissés ondulant la taille et formant basque ; souvent, pour utiliser un ancien corsage, on fait le dos et le devant d'une couleur et les manches d'une autre couleur.

Bref, comme vous le voyez, il y en a pour tous les goûts. On commence par poser une loi : telle chose est la mode, et finalement il s'en trouve cent autres qui sont tout autant fashionables.

On fait les corsages plus que jamais vagues et flottants ; ils sont le plus souvent différents de la jupe et toujours très façonnés ou très garnis. Autant les jupes sont définies et précises, autant les corsages ont une forme indéfinie. Les garnitures de toutes sortes s'appliquent tellement à dissimuler les formes qu'il semble qu'on puisse aisément se passer du corset.

Les plis, les entre-deux, les revers, les grands cols se combinent avec la mousseline, les rubans ou les dentelles, et il n'est pas rare de voir tous ces éléments réunis sur le même corsage.

La mode veut surtout les complications ; l'habileté veut que cette complication ne nuise pas à l'art, et c'est là le point délicat.

Les plis qui se relèvent à la zouave pour retomber sur la ceinture se voient autant que les plis rentrés dans la jupe et ont l'avantage de donner à la taille une apparence plus svelte.

En ce qui concerne les jupes, on affirme qu'elles resteront pendant toute la saison, ce qu'elles ont été depuis le commencement de l'année : extrêmement collantes sur les hanches, s'élargissant en proportion dans le bas, de façon à former les nombreux plis qu'on sait derrière et sur les côtés, avec faux ourlet en tissu de crin.

Il se pourrait qu'à l'automne, on vit se produire un changement dans les manches. Il y a une certaine idée de réaction contre leur volume ; le godet exagéré aussi est fort combattu.

Quelques trains menacent de réapparaître et les coutures de jupes, très finement marquées par une broderie, un fil de perles ou des pailletés, donnent tout de suite un cachet très habillé à la toilette. C'est fort joli, par exemple, en acier sur le noir, car le noir conserve toujours sa vogue de l'année dernière.

La faille et la soie cordée de tout genre seront en grande demande à la saison prochaine.

Les modistes feront un usage généreux de velours et de rubans de velours sur les chapeaux.

Presque rien à dire sur les chapeaux, ce serait un peu trop anticiper. Cependant, on peut dire qu'ils seront tout ce que l'on voudra, pourvu qu'ils soient seyants et jolis. C'est tout ce qu'on leur demande.

Devant tel magasin de modes, on s'arrête avec un cri d'admiration et une certaine envie de possession, tandis que devant tel autre, quelquefois son voisin, on passe sans regarder, parce que rien n'attire, ni le regard, ni même l'envie.

Règle générale ; beaucoup de grands nœuds, de larges envolées et d'ailes de moulin.

Une étoffe qui perce et qui commence à faire parler d'elle, si je puis m'exprimer ainsi, c'est l'alpaga.

Ce n'est pas un mot nouveau ni une chose nouvelle ; il y a quelques années on l'employait avec un grand succès dans la confection des robes.

Maintenant encore, comme jadis, ce sera l'étoffe très choisie par les femmes économes pour les toilettes qui veulent être élégantes sans prétentions et sans occasionner de grandes dépenses.

On les fait de toutes les nuances, claires ou foncées avec les formes que vous connaissez déjà, quelques-unes ornées d'un grand fichu plastron qui donne de la distinction au costume et à celle qui le porte.

*
* *

Qu'est-ce que l'on n'invente pas ?

On parle de la fabrication des fleurs, quand la gelée et la bise auront flétri celles qui ornent et égayent encore nos parterres.

C'est à Paris naturellement que cette invention est née. Des dahlias rouges, jaunes, violets, des camélias, des roses, des tulipes seront taillés en plein cœur de carottes, navets et autres légumineux.

Toutes ces fleurs artistement peintes sont placées ensuite sur des branches de fusains verts.

Et voilà comment l'on joint l'utile à l'agréable : ces bouquets pourront passer du salon à la cuisine

Autre découverte : On parle en effet de supprimer les teintures et de les remplacer par l'électricité.

Les élégantes, pour décolorer ou teindre leurs cheveux, rougir leurs lèvres enfin, "réparer des ans l'irréparable outrage" n'auront plus qu'à savoir utiliser les courants.

"On mouille légèrement les cheveux avec un liquide oxydant. On les peigne avec un démêloir métallique en communication avec un des pôles de la pile, l'autre pôle est relié à une plaque de métal posée sur la nuque. Le courant passe à travers la chevelure humide, décompose la solution et donne la teinte désirée ; même procédé pour les lèvres"

Ce n'est pas plus difficile que ça !

*
* *

La mode, qui traite de toutes les questions et s'érige le droit de toucher à toutes les choses, parle du choix que l'on doit faire dans le papier à lettres.

Le bon ton veut qu'il soit d'une grande simplicité comme marque de la plus grande distinction ; le format en devra être moyen, l'enveloppe s'ouvrant de la même façon que toutes celles qui l'ont précédée et n'obligera personne à chercher pendant un quart d'heure le côté à déchirer.

Le cachet à la cire devient de moins en moins répandu ; mais, si on l'emploie, il est indispensable d'y mettre une certaine habileté pour le réussir parfaitement rond et uni ; cela dépend, du reste, de la qualité de la cire qu'on fera bien de prendre parfumée.

Les devises doivent être divisées avec un soin particulier.

Quant à la couleur du papier, la plus digne, la moins affectée est encore la couleur blanche ou crème très pâle.

* *

Vous savez qu'il n'y a rien de plus ennuyeux que le grain de poussière, le petit morceau de charbon, ou ces minuscules objets qui vous entrent dans l'œil, l'enflamment et vous font indéfiniment souffrir.

A ces inconvénients, il y a plusieurs remèdes élémentaires comme : souffler dans l'œil, passer une bague sur le globe, on ne manque pas d'y recourir dès que le besoin s'en fait sentir.

Mais, il existe un moyen encore supérieur à tous ceux-là, paraît-il, et qui ne manquera pas de faire fureur quand il sera plus connu.

C'est de se servir de la langue pour enlever le corps étranger . . . de la langue du voisin, bien entendu.

C'est de la Bretagne que vient cette coutume bizarre. Là-bas, quand une personne a le malheur d'avoir des corps étrangers dans l'œil, elle prie une de ses connaissances de les extraire avec sa langue. Bien que cette pratique ne soit peut-être pas d'une excessive propreté, elle est, du moins, très efficace, car le toucher doux de la langue n'excite pas douloureusement le globe de l'œil et le débarrasse de toutes les poussières qui pourraient y avoir trouvé accès.

Enfin, je vous donne ce remède pour ce qu'il vaut ; remarquez que je ne conseille ni ne prescris rien : le tout est humblement soumis à votre appréciation.

* *

Réponse à Madame R.—Il faut offrir un cadeau au docteur qui a donné de bons soins et qui ne veut pas accepter d'honoraires. On envoie l'objet avec un mot où l'on prie le médecin de vouloir bien accepter le petit présent en souvenir de celui ou de celle à qui il a rendu la santé et qui lui reste à jamais reconnaissant, etc.

Il est plus poli peut-être de dire " monsieur " au médecin qu'on voit pour la première fois.

" Docteur " est une appellation fort convenable, puisque c'est donner un titre duquel celui qui le porte a le droit d'être fier, mais sans le faire précéder du mot monsieur, c'est un peu familier pour la première fois. Et " monsieur le docteur, " d'autre part, cela sent trop la politesse affectée et maniérée."

Réponse à Mignon.—J'ai reçu votre lettre trop tard pour y répondre dans le dernier numéro de la REVUE. Je regrette de ne pouvoir vous donner l'information que vous sollicitez. J'ignorais même que cette dame dont vous me parlez fût en France présentement. Désireuse, toutefois, de vous être utile, je me suis adressée à plusieurs personnes afin de vous donner une réponse satisfaisante, mais je n'ai pu obtenir un bon résultat.

* *

" Que les beaux jours sont courts ! " pouvons-nous chanter avec le poète. Car le temps des vacances est passé, et, seule, nous reste la perspective de dix longs mois avant de reprendre nos joyeuses causeries.

Il faisait bon, pourtant, de humer le salin vivifiant des brises du fleuve, d'écouter le murmure de la lame en son va-et-vient sur la plage, de parcourir les bosquets ombreux, d'entendre, ravis, le chant de la grive, du rossignol et du chardonneret..., loin de la ville, de son bruit étourdissant, de la poussière et des occupations de tous les jours.

A la campagne, où on est libre comme l'air, chacun se fait un nid d'où le caprice le fait aller ou venir, à son gré.

Fatigué, ahuri souvent, d'avoir eu à lutter avec la multitude des enrôlés dans le service à vie du *struggle for life*, on se laisse vivre au son reposant du ruisseau courant sous la mousse, en face de la Nature, de la grande Nature dont le livre nous est ouvert aux plus belles pages !

Et l'on y puise sans crainte de l'épuiser, car ses merveilles sont infinies.

Les champs dorés, les rochers d'où l'on aimait entendre la vague monter et descendre sur le sable fin de la rive, et y tracer à sa guise, des rigoles, d'où s'échappaient quelques gouttes de cristal... Toutes ces choses, comme on les aime plus encore lorsqu'il nous faut les goûter.

Cependant, l'heure des adieux est arrivée... Les beaux jours sont si courts.

Allons ! Sans jeter un coup-d'œil en arrière, de crainte de faiblir, laissons au bois et à l'air ses sylphides, aux eaux du grand fleuve ses ondines, et courrons où nous appelle le Devoir !

*
* *

Avant que ne se chante, partout, le dernier *Requiem* de l'Été, je voudrais transmettre aux lectrices de la REVUE, la subtile plainte d'une violette, dont quelques sœurs vivaient encore sous un arbre ombreux, il y a quelques jours encore :

LA FLEUR MOURANTE

Le Passant. — Pourquoi, ô pauvre fleur, courbes-tu la tête ainsi, toi qui as encore de l'Espérance ?

Le souffle tiède du printemps reviendra couronner l'arbre Roi, dont la vie tient au retour du soleil ; et ses feuilles naissantes, de leurs clochetons invisibles, carillonneront une fois encore, dans l'espace, la joie du renouveau. Et, cependant, dans les jours sombres de l'hiver elles gémissent plus d'une fois sur leurs branches désertes !

La Fleur. — Hélas ! Je ne suis point l'arbre-roi, merveille de mille années durant, et ne puis rêver avec lui d'un hiver prochain et me réveiller au printemps avec une chanson !

Car ma vie ressemble de près à la mort ; viennent seuls les baisers de l'été et son souffle si doux, que, tressaillant dans mon être, je disparaissais dans le tombeau de verdure que m'ont creusé le soleil et son ami, l'Été.

Le Passant. — Ne t'afflige pas ainsi, ô belle fleur ! L'Été disparaîtra, et la belle Nature s'en ira avec lui... Mais toi qui portes dans ton cœur le germe de mille vies à venir, que t'importe le vent d'automne ! Quel que soit le sort qui t'attende, ton essence fondue en des formes nouvelles, te fera reflourir brillante et radieuse...

La Fleur. — C'est vrai que les lunes auront leur décroissance et qu'un ciel plus bleu viendra prodiguer ses sourires à l'arbre et à la fleur. Je sais aussi, que je puis seule mourir, au milieu de tant d'autres qui seront pleines de vie et d'attraits... Mais mon âme me survivra-t-elle en ces fleurs qu'elle habitera ? Serai-je là, encore, tout ce que j'ai été ?

Vain rêve ! Car je sens que mon âme s'en va avec cette tige qui se dessèche, et je meurs sans que personne ne sache jamais l'endroit où je repose !

Le soleil pourra prodiguer à ces fleurs ses soins empressés, et recueillir dans une coupe d'or chaque coupe de rosée qui étincelle sur leurs tendres feuilles... Mais tout cela ne servira de rien aux fleurs disparues ! Toute la gloire de son merveilleux visage se moquera bien du tombeau où je reposerai.

Pauvre fleur ! Trop aimante, tu as voulu t'envelopper d'un rayon qui consume...

De penser qu'une fleur pourrait aimer un soleil et ne pas sentir son âme s'en aller !

Que ne puis-je redevenir ce que j'étais autrefois ! Avec quel soin j'évitais le fatal rayon ! Et, me plongeant en moi-même, mes jours s'écouleraient ainsi sans bruit comme sans souffrances...

Mais c'est en vain que, dans l'amertume de mon âme, je parle le langage du désespoir... Partout je dois bénir le soleil, la lumière et l'air qui m'ont bercée, eux à qui j'ai donné mon premier amour. Et maintenant que je me sens mourir c'est à eux encore que j'offre mon dernier soupir.

Lorsque le zéphir au souffle d'encens déposait un baiser sur ma joue rougissante, que l'abeille et le papillon voletaient autour de moi dans un rayon de soleil, ou encore, lorsque les beaux yeux d'une vierge se penchaient vers moi—comme dans un rêve éblouissant... Oh ! c'est alors que mon âme s'élevait dans l'espace avec un élan de bonheur parfumé que je ne saurais décrire !

Adieu ! à toi, lampe radieuse qui éclaires notre globe si beau ! Ta lumière brille sur mon pâle visage et donne à ma robe fanée un dernier reflet, tandis que ton baiser m'est une étreinte qui donne la mort !

Adieu, à toi beau ciel, qui sais rire et pleurer tour à tour ! Sans espoir, je me livre au Destin... Je sens que ma tête se penche et, sans murmure, je me donne au sommeil du tombeau.

*
* *

Comme je l'ai annoncé déjà, lors de ma dernière chronique de la REVUE, je proposerai, pour commencer la série des questions promises, cette question-ci, toute d'actualité : *Fait-on son sort, ou le subit-on ?* Et je prie les messieurs de se joindre aux dames et de m'adresser, REVUE NATIONALE, sous un pseudonyme quelconque, la réponse qu'ils auront bien voulu nous faire parvenir

FRANÇOISE.